BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SCOMP
4975
NAPOLI

Google

2222 E

II Suppl. Palaet. Samml. 19

ŒUVRES

DE

MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,
Chez MOUCHET, grande Salle du Palais, à la Juſtice.

M. DCC. LIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES PIECES CONTENUES en ce cinquieme tome.

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR.

AMPHITRYON.

L'AVARE.

GEORGE DANDIN.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaiſe à nos beaux eſprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; & VOTRE ALTESSE SERENISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne ſuive point ici le ſtyle de ces Meſſieurs-là, & refuſe de me ſervir de deux ou trois miſerables penſées qui ont été tournées & retournées tant de fois, qu'elles ſont uſées de tous les côtés. Le nom du grand* CONDÉ *eſt un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illuſtre, qu'à des emplois qui ſoient dignes de lui; &, pour dire de belles choſes, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plûtôt qu'à la tête d'un livre; & je conçois bien mieux ce qu'il eſt capable de faire, en l'oppoſant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'oppoſant à la critique des ennemis d'une comédie.*

Ce n'eſt pas, MONSEIGNEUR, *que la glorieuſe approbation de* V. A. S. *ne fût une*

puiſſante protection pour toutes ces ſortes d'ouvrages, & qu'on ne ſoit perſuadé des lumieres de votre eſprit, autant que de l'intrepidité de votre cœur & de la grandeur de votre ame. On ſait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'eſt point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui ſe fait des adorateurs chez ceux mêmes qu'elle ſurmonte; qu'il s'étend, ce mérite, juſqu'aux connoiſſances les plus fines & les plus relevées; & que les déciſions de votre jugement ſur tous les ouvrages d'eſprit, ne manquent point d'être ſuivies par le ſentiment des plus délicats. Mais on ſait auſſi, MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuſes approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coutent rien à faire imprimer, & que ce ſont des choſes dont nous diſpoſons comme nous voulons. On ſait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un auteur eſt en pouvoir d'aller ſaiſir les perſonnes les plus auguſtes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de ſon livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur eſtime, & ſe faire des protecteurs qui n'ont jamais ſongé à l'être.*

Je n'abuſerai, MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés pour combattre les cenſeurs de l'Amphitryon, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; & je ne prens la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde inceſſam-*

ment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au ſang auguſte dont vous tenez le jour, & que je ſuis, MONSEIGNEUR, *avec tout le reſpect poſſible, & le zele imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-obligé ſerviteur, MOLIERE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.
LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitryon.
MERCURE, ſous la figure de Soſie.
AMPHITRYON, Général des Thébains.
ALCMENE, femme d'Amphitryon.
CLEANTHIS, ſuivante d'Alcmene, & femme de Soſie.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLES, } Capitaines Thébains.
SOSIE, valet d'Amphitryon.

La ſcene eſt à Thebes, devant le palais d'Amphitryon.

PROLOGUE D'AMPHITRION.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

PROLOGUE.

MERCURE, *ſur un nuage*; LA NUIT *dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il eſt certain ſecours, que de vous on deſire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah, ah, c'eſt vous, Seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné là, dans cette poſture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux differens emplois où Jupiter m'engage,
Je me ſuis doucement aſſis ſur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y ſongez pas;
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils ſont las?

MERCURE.

Les Dieux ſont-ils de fer?

LA NUIT.

Non ; mais il faut, ſans ceſſe,
Garder le décorum de la divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité ;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez ;
Et vous avez, la belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en Dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même ;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux poëres aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village ;
Moi qui ſuis, comme on ſait, en terre & dans les cieux,
Le fameux meſſager du ſouverain des Dieux ;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois beſoin, plus que perſonne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les poëtes ſont à leur guiſe.
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe,
Qu'on voit faire à ces Meſſieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite ;
Et vos aîles aux pieds ſont un don de leurs ſoins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vîte,

Eſt-ce qu'on s'en laſſe moins?

LA NUIT.

Laiſſons cela, Seigneur Mercure,
Et ſachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'eſt Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obſcure
Pour certaine douce aventure,
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous ſont pas nouvelles;
Bien ſouvent pour la terre, il néglige les cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniſer pour des beautés mortelles,
Et fait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmene il a ſenti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitryon ſon époux
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme; & reçoit, là-deſſous,
Un ſoulagement à ſes peines,
Dans la poſſeſſion des plaiſirs les plus doux.
L'état des mariés à ſes feux eſt propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'eſt aviſé d'avoir recours.
Son ſtratagême ici ſe trouve ſalutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguiſement ſeroit pour ne rien faire;
Et ce n'eſt pas par tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter; & je ne comprens pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes ſortes d'états;
Et c'eſt agir en Dieu qui n'eſt pas bête.

Dans quelque rang qu'il ſoit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort miſerable,
S'il ne quittoit jamais ſa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'eſt point, à mon gré, de plus ſotte méthode,
Que d'être empriſonné toujours dans ſa grandeur;
Et ſur-tout aux tranſports de l'amoureuſe ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, ſans doute, en plaiſirs ſe connoît,
Sait deſcendre du haut de ſa gloire ſuprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il ſort tout-à-fait de lui-même,
Et ce n'eſt plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Paſſe encor de le voir, de ce ſublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les tranſports que le cœur peut fournir,
Et ſe faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où ſon humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas ſi par fois on en cauſe.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les cenſeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs
Qui paſſent leur intelligence.
Ce Dieu fait ce qu'il fait auſſi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par ſon ſtratagême, il voit ſa flamme heureuſe,
Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, aux petits pas réduits,

Pour ſatisfaire aux vœux de ſon ame amoureuſe,
D'une nuit ſi délicieuſe,
Faſſent la plus longue des nuits;
Qu'à ſes tranſports vous donniez plus d'eſpace,
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déeſſe,
Vous êtes bien du bon temps!
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.
Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon;
Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matieres
Vous en ſavez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumieres.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons gueres.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés;
Et demeurons ce que nous ſommes.

N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphere, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

(*Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théatre.*)

Fin du Prologue.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QUI va là ? Hé ? ma peur à chaque pas s'accroît.
Meſſieurs, ami de tout le monde.
Ah, quelle audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt !
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi, ſi pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,
Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont-ils aſſujettis ?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits ;

Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature ;
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ;
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent ;
Leur vûe a sur notre zele
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambassade
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se sont tenus loin ?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mene.
Et cette lanterne est Alcmene,
A qui je me dois adresser.
(*Sosie pose sa lanterne à terre.*)
Madame, Amphitryon mon maître & votre époux...
Bon.

Bon. Beau début ! L'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du deſir qu'il a de ſe voir près de vous.
Ah, vraiment, mon pauvre Soſie,
A te revoir, j'ai de la joie au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie.
Bien répondu. *Comment ſe porte Amphitryon ?*
Madame, en homme de courage,
Dans les occaſions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception !
Quand viendra-t-il, par ſon retour charmant,
Rendre mon ame ſatisfaite ?
Le plûtôt qu'il pourra, Madame, aſſurément ;
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah ! *Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis ?*
Que dit-il, que fait-il ? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte, où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes ?
Que font les révoltés ; di-moi, quel eſt leur ſort ?
Ils n'ont pû réſiſter, Madame, à notre effort ;
Nous les avons taillés en pieces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télebe d'aſſaut ; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah, quel ſuccès ! O Dieux ! Qui l'eût pû jamais croire ?
Raconte-moi, Soſie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame ; & ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſavamment.
Figurez-vous donc que Télebe,
Madame, eſt de ce côté ;
(*Soſie marque les lieux ſur ſa main.*)
C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thébe.

La riviere eſt comme là.
Ici nos gens ſe camperent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adreſſé les prieres,
Tous les ordres donnés, on donne le ſignal;
Les ennemis, penſant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt reprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre roi;
Et voici le corps d'armée,
(*On fait un peu de bruit.*)
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entens quelque bruit ce me ſemble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE *ſous la figure de Soſie, ſortant de la maiſon d'Amphitryon.*

SOus ce minois qui lui reſſemble,
Chaſſons de ces lieux ce cauſeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent enſemble.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Mon cœur, tant ſoit peu ſe raſſure;
Et je penſe que ce n'eſt rien.
Crainte pourtant de ſiniſtre aventure;
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu ſeras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me ſemble ſans pareille.
Il faut, depuis le temps que je ſuis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin,
Ou que, trop tard, au lit, le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras ſaura bien tantôt
Châtier cette inſolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah, par ma foi, j'avois raiſon;
C'eſt fait de moi, chétive créature.
Je vois, devant notre maiſon,
Certain homme, dont l'encolûre
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſurance,
Je veux chanter un peu d'ici.
(*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter, & m'étourdir ainſi?
(*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu à peu.*)
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, aſſurément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine,
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,

Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine;

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci?
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant auſſi?
Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croie un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul, comme moi; je ſuis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là!

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

(à part.)

Moi. Courage, Soſie;

MERCURE.

Quel eſt ton ſort, di-moi?

SOSIE.

D'être homme, & de parler;

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie;

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller;

MERCURE.

Ah, ceci me déplaît !

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Réſolument, par force, ou par amour,
Je veux ſavoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'eſprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un deſir, pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même.

MERCURE.

A toi-même ; & t'en voilà certain.

(*Mercure donne un ſoufflet à Soſie.*)

SOSIE.

Ah, ah, c'eſt tout de bon !

MERCURE.

Non, ce n'eſt que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, ſans vous rien dire,
Comme vous baillez des ſoufflets !

MERCURE.

Ce ſont là de mes moindres coups,
De petits ſoufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois auſſi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encore rien,

Nous verrons bien autre choſe;
Pour y faire quelque pauſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

MERCURE *arrêtant Soſie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux ſavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi, tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maiſon ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en eſt-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien, que fait cette raiſon ?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Hé, comment ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Ecoute.
Sais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ; de quelle rage eſt ton ame ſaiſie ?

MERCURE.

Qui te donne, di-moi, cette témérité
De prendre le nom de Soſie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prens point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le ſoutiens par la grande raiſon
Qu'ainſi l'a fait des Dieux la puiſſance ſuprême ;
Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Juſtice, citoyens. Au ſecours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras . . .

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage,
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame;
Et le cœur eſt digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Soſie à préſent; qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphoſe,
Et tout le changement que je trouve à la choſe,
C'eſt d'être Soſie battu.

MERCURE *menaçant Soſie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais tréve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc tréve à ton inſolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le ſilence.
La diſpute eſt par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Soſie encor; di, traître?

SOSIE.

Hélas, je ſuis ce que tu veux!
Diſpoſe de mon ſort tout au gré de tes vœux;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Soſie, à ce que tu diſois?

SOSIE.

Il eſt vrai, juſqu'ici j'ai crû la choſe claire;
Mais ton bâton, ſur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abuſois.

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie, & tout Thébes l'avoue;
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Soſie?

MERCURE.

Oui, Soſie; &, ſi quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à ſoi.

SOSIE *à part.*

Ciel, me faut-il ainſi renoncer à moi-même,
Et par un impoſteur me voir voler mon nom?
Que ſon bonheur eſt extrême
De ce que je ſuis poltron!
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je penſe,
Tu murmures je ne ſais quoi?

SOSIE.

Non; mais au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi de grace,
Que les coups n'en ſeront point.
Signons une tréve.

MERCURE.

Paſſe ;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaiſie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ſerois démon,
Que je ne ſois pas moi, que je ne ſois Soſie ?

MERCURE *levant le bâton ſur Soſie.*

Comment, tu peux ? . . .

SOSIE.

Ah, tout doux !
Nous avons fait tréve aux coups.

MERCURE.

Quoi, pendard, impoſteur, coquin ? . . .

SOSIE.

Pour des injures ;
Di-m'en tant que tu voudras ;
Ce ſont légeres bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Soſie ?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole . . .

MERCURE.

Sus, je romps notre tréve, & reprens ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et ſouffrir un diſcours ſi loin de l'apparence.
Etre ce que je ſuis, eſt il en ta puiſſance ?
Et puis-je ceſſer d'être moi ?
S'aviſa-t-on jamais d'une choſe pareille ?
Et peut-on démentir cent indices preſſans ?
Rêvai-je ? Eſt-ce que je ſommeille ?
Ai-je l'eſprit troublé par des tranſports puiſſans ?
Ne ſens-je pas bien que je veille ?
Ne ſuis-je pas dans mon bon ſens ?

Mon maître Amphitryon ne m'a-t'il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmene ſa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flamme ;
Un récit de ſes faits contre nos ennemis ?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlai-je pas d'un eſprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas ſur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah, tout cela n'eſt que trop véritable,
Et, plût au ciel, le fût-il moins !
Ceſſe donc d'inſulter au ſort d'un miſérable ;
Et laiſſe à mon devoir s'acquitter de ſes ſoins.

MERCURE.

Arrête ; ou, ſur ton dos, le moindre pas attire
Un aſſommant éclat de mon juſte courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Eſt à moi hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaiſſeau, plein de frayeur en l'ame ;
Cette lanterne fait comme je ſuis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmene ſa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'eſt moi qu'Amphitryon députe vers Alcmene ;
Et qui, du port Perſique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de ſon bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine ;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger ;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ;

Qui, dans Thébe, ai reçû mille coups d'étrivieres,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriere,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raiſon. A moins d'être Soſie,
On ne peut pas ſavoir tout ce qu'il dit;
Et dans l'étonnement dont mon ame eſt ſaiſie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet; maintenant que je le conſidere,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faiſons-lui quelque queſtion,
Afin d'éclaircir ce myſtere.
(*haut.*)
Parmi tout le butin fait ſur nos ennemis,
Qu'eſt-ce qu'Amphitryon obtient pour ſon partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef ſe paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui deſtine-t-il un ſi riche préſent?

MERCURE.

A ſa femme; &, ſur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, eſt-il mis à préſent?

MERCURE.

Dans un coffret ſcellé des armes de mon maître.

SOSIE *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il eſt déjà Soſie;
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidele
Pour démêler ce que je voi?

Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vû perſonne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut ſavoir.
Par cette queſtion il faut que je l'étonne;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.
(*haut.*)
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon....

SOSIE *bas à part,*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer;
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je sûs fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.
(*haut.*)
Je ne ſaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois.
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prens cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents;
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe;

Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah, tu prens donc, pendard, goût à la baſtonnade!

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah, qu'eſt-ce-ci, grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laiſſons ce diable d'homme; & retournons au port.
O juſte ciel, j'ai fait une belle ambaſſade!

MERCURE *ſeul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; &, ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçû la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcmene.

SCENE III.

JUPITER *ſous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DEfendez, chere Alcmene, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaiſirs en m'offrant votre vûe;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
Qu'il eſt à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces ſoins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les inſtans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a conſacré
Pourroit être blâmé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en ſavoir gré.

ALCMENE.

Je prens, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent ſur vous vos illuſtres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les ſenſibles endroits;
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher dans ma tendreſſe extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'oppoſer mes vœux à cet ordre ſuprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'eſt une douce choſe, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triſte coup, hélas, eſt bien-tôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame bleſſée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
Par où jamais ſe conſoler
Du coup dont on eſt menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente;
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'eſt, je vous l'avoue, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chere Alcmene,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je dûſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprens rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah, ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la maniere d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmene,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant de nos vœux, jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne;
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure ſource, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus cheres faveurs
La douceur eſt empoiſonnée.
Dans le ſcrupule enfin dont il eſt combattu,
Il veut, pour ſatisfaire à ſa délicateſſe,
Que vous le ſépariez d'avec ce qui le bleſſe;
Que le mari ne ſoit que pour votre vertu;
Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendreſſe.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas ſage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER,

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmene, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable;
Et, du retour au port, les momens sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmene, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel, que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le soleil, de son lit, peut maintenant sortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi, c'est ainsi que l'on me quitte!

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquite,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas?

CLEAMTHIS.

Mais, avec cette bruſquerie,
Traître, de moi te ſéparer ?

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie !
Nous avons tant de temps enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi, partir ainſi d'une façon brutale,
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour régale !

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles !
Quinze ans de mariage épuiſent les paroles ;
Et, depuis un long-temps, nous nous ſommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmene il étale de flamme ;
Et rougis, là-deſſus, du peu de paſſion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu, Cleanthis, ils ſont encore amans !
Il eſt certain âge où tout paſſe ;
Et ce qui leur ſied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaiſe grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pouſſer les beaux ſentimens.

CLEANTHIS.

Quoi, ſuis-je hors d'état, perfide, d'eſpérer
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire !

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire ;
Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet inſigne bonheur,
De te voir, pour épouſe, une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment, de trop bien vivre, on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots;
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment, tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cleanthis, ma chere ame,
Il me faut suivre Amphitryon.

CLEANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?
Ah, que dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIEN-ÇA, bourreau, vien-çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire aſſommer ton diſcours peut ſuffire ;
Et que, pour te traiter comme je le deſire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton.

SOSIE.

Si vous le prenez ſur ce ton,
Monſieur, je n'ai plus rien à dire ;
Et vous aurez toujours raiſon.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

SOSIE.

Non, je ſuis le valet, & vous êtes le maître ;
Il n'en ſera, Monſieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme ;
Et, tout du long, t'ouïr ſur ta commiſſion.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confuſion.
Rappelle tous tes ſens, rentre bien dans ton ame ;
Et répons, mot pour mot, à chaque queſtion.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance

De quel air il vous plaît que ceci ſoit traité.
Parlerai-je, Monſieur, ſelon ma conſcience,
Où comme, auprès des grands, on le voit uſité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien uſer de complaiſance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger,
Qu'à me rendre de tout un compte fort ſincere.

SOSIE.

Bon. C'eſt aſſez, laiſſez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois ſû preſcrire . . . .

SOSIE.

Je ſuis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Peſtant fort contre vous dans ce fâcheux martyre;
Et maudiſſant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin?

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers penchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis . . . .

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Enſuite ?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler, & mettre en peine;

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmene;
Et qui, de nos ſecrets, a connoiſſance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes !

SOSIE.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité pure;
Ce moi, plûtôt que moi, s'eſt au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Eſt-ce ſonge ? Eſt-ce yvrognerie ?
Aliénation d'eſprit ?
Ou méchante plaiſanterie ?

SOSIE.

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt,
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis, que croyant n'être qu'un ſeul Soſie,
Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous;

Que le moi, que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & diſpos;
Et n'ayant d'autre inquiétude,
Que de battre & caſſer des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille, bien doux,
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous ſavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRYON.

Non, ſans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conſcience,
Au myſtere nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon: & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître;
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le ſens commun;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être inſenſé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, ſans une peine extrême.
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé;
Et long-temps d'impoſteur j'ai traité ce moi-même,
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vû que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême;
Des pieds juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon?

SOSIE.

Bon, entré? Hé, de quelle ſorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raiſon?
Et ne me ſuis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos ſent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainſi!

SOSIE.

Ce ne ſont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçû des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut,
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vû ma femme?

SOSIE.

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répeter vingt fois de même ſorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuſte que moi;
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte;
Ce moi, qui m'a fait filer doux;
Ce moi, qui le ſeul moi veut être;
Ce moi, de moi-même jaloux;
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous;
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bû que de l'eau;
A mon ſerment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés,
Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſtères,
T'ait fait voir toutes les chimeres,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie,
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRYON.

Sui-moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit;
Et je ſuis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat.
Ce ſeroient paroles exquiſes,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcmene paroît avec tous ſes appas;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas;
Et mon abord la va ſurprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRYON, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *ſans voir Amphitryon.*

ALlons, pour mon époux, Cleanthis, vers les Dieux,
Nous aquiter de nos hommages;
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thebes, par ſon bras, goûte les avantages.
(*appercevant Amphitryon.*)
O Dieux!

AMPHITRYON.

Faſſe le ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaiſir ſoit revû de ſa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi, de retour ſi-tôt ?

AMPHITRYON.

Certes, c'eſt, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;
Et ce, *Quoi ſi-tôt de retour ?*
En ces occaſions, n'eſt guere de langage ;
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'oſois me flatter, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment deſiré,
Donne à tous les inſtans une longueur extrême ;
Et l'abſence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois.....

AMPHITRYON.

Non, Alcmene, à ſon impatience
On meſure le temps en de pareils états ;
Et vous comptez les momens de l'abſence,
En perſonne qui n'aime pas.
Lorſque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue ;
Et ce dont on chérit la vûe,
Ne revient jamais aſſez tôt.
De votre accueil, je le confeſſe,
Se plaint ici mon amoureuſe ardeur ;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres tranſports de joie & de tendreſſe.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre ſur quoi
Vous fondez les diſcours que je vous entens faire ;
Et, ſi vous vous plaignez de moi,
Je ne ſais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous ſatisfaire.

Hier au ſoir, ce me ſemble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie aſſez tendre,
Et rendre aux ſoins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entiere allegreſſe?
Et le tranſport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour,
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſurpriſe ſoit ſi coupable.

AMPHITRYON.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge, cette nuit, Alcmene, dans votre ame
A prévenu la vérité?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur ſe croit, vers ma flamme,
Aſſez amplement acquitté?

ALCMENE.

Eſt-ce qu'une vapeur, par ſa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au ſoir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme,
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me regalez,
Eſt un peu, ce me ſemble, étrange.

ALCMENE.

C'eſt ce qu'on peut donner pour change;

Au ſonge dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un ſonge, on ne peut pas, ſans doute,
Excuſer ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'eſprit,
On ne peut pas ſauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcmene,

ALCMENE.

Laiſſons un peu ce ſonge, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guere de jeu, que trop loin on ne mene.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Eſt-ce donc que, par là, vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous deſirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah, de grace, ceſſons, Alcmene, je vous prie,
Et parlons ſerieuſement!

ALCMENE.

Amphitryon, c'eſt trop pouſſer l'amuſement;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! Vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plûtôt qu'à cette heure, on m'ait ici pû voir?

ALCMENE.

Quoi, vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes ſur le ſoir?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute ; &, dès avant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON *à part.*

Ciel ! Un pareil débat s'eſt-il pû voir encore ?
Et qui, de tout ceci, ne ſeroit étonné ?
Soſie.

SOSIE.

Elle a beſoin de ſix grains d'ellébore,
Monſieur, ſon eſprit eſt tourné.

AMPHITRYON.

Alcmene, au nom de tous les Dieux,
Ce diſcours a d'étranges ſuites ;
Reprenez vos ſens un peu mieux,
Et penſez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y penſe mûrement auſſi,
Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainſi ;
Mais, ſi la choſe avoit beſoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en ſouvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats ?
Et les cinq diamans que portoit Pterelas
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras ?
En pourroit-on vouloir un plus ſûr témoignage ?

AMPHITRYON.

Quoi ! Je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai deſtiné ?

ALCMENE.

Aſſurément. Il n'eſt pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment ?

ALCMENE *montrant le nœud de diamans à ſa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Soſie !

SOSIE *tirant de ſa poche un coffret.*

Elle ſe moque, & je le tiens ici,
Monſieur : la feinte eſt inutile.

AMPHITRYON *regardant le coffret.*

Le cachet eſt entier.

ALCMENE *préſentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Eſt-ce une viſion?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve aſſez forte ?

AMPHITRYON.

Ah ciel ! O juſte ciel !

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en uſer de la ſorte ;
Et vous en devriez avoir confuſion.

AMPHITRYON.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place eſt vuide.
Il faut que, par magie, on ait ſû le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il ſoit venu, ſans guide,
Vers celle qu'il a ſû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE *à Amphitryon.*

Si ſa bouche dit vrai, nous avons même ſort ;
Et, de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tai-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort.

Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON *à part.*

O ciel, quel étrange embarras !
Je vois des incidens qui paſſent la nature ;
Et mon honneur redoute une aventure,
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé ?

AMPHITRYON.

Non ; mais, à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez un récit de la choſe,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cauſe,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les ſoucis importans, qui vous peuvent ſaiſir,
Vous ont-ils fait ſi vîte en perdre la mémoire ?

AMPHITRYON.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaiſir
De m'en dire toute l'hiſtoire.

ALCMENE.

L'hiſtoire n'eſt pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable ſurpriſe ;
Tendrement je vous embraſſai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une repriſe.

AMPHITRYON *à part.*

Ah, d'un ſi doux accueil je me ſerois paſſé !

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce préſent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez deſtiné.
Votre cœur avec véhemence

M'étala de ſes feux toute la violence,
Et les ſoins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aiſe de me revoir, les tourmens de l'abſence,
Tout le ſouci que ſon impatience
Pour le retour s'étoit donné,
Et jamais votre amour, en pareille occurence,
Ne me parut ſi tendre & ſi paſſionné.

AMPHITRYON *à part.*

Peût-on plus vivement ſe voir aſſaſſiné?

ALCMENE.

Tous ces tranſports, toute cette tendreſſe,
Comme vous croyez bien, ne me déplaiſoient pas;
Et s'il faut que je le confeſſe,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Enſuite, s'il vous plaît?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille queſtions qui pouvoient nous toucher.
On ſervit. Tête à tête, enſemble nous ſoupâmes;
Et, le ſoupé fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Enſemble?

ALCMENE.

Aſſurément. Quelle eſt cette demande?

AMPHITRYON *à part.*

Ah, c'eſt ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'aſſurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur ſi grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRYON.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur ſenſible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas ſe ſont portés,
Dit, de toutes les fauſſetés,
La fauſſeté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMENE.

Ah, quel emportement?

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma conſtance;
Et mon cœur ne reſpire en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger? & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne ſais pas; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'eſt un deſeſpoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de ſoi;
Et l'impoſture eſt effroyable.
C'eſt trop me pouſſer là-deſſus,
Et d'infidélité me trop voir condamnée.
Si vous cherchez, dans ces tranſports confus,
Un prétexte à briſer les nœuds d'un hymenée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours ſont ſuperflus;
Et me voilà déterminée
A ſouffrir qu'en ce jour nos liens ſoient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'eſt bien à quoi, ſans doute, il faut vous préparer.
C'eſt le moins qu'on doit voir; & les choſes peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le deshonneur eſt ſûr, mon malheur m'eſt viſible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obſcurcir.
Mais le détail encor ne m'en eſt pas ſenſible,
Et mon juſte courroux prétend s'en éclaircir.

Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, juſqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté ;
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'eſt fauſſement imputé.
Après, nous percerons juſqu'au fond d'un myſtere
Juſques à préſent inoui ;
Et, dans les mouvemens d'une juſte colere,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monſieur....

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas ;
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcmene.*

Faut-il...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laiſſe-moi ſeule, & ne ſui point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

IL faut que quelque choſe ait brouillé ſa cervelle ;
Mais le frere ſur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'eſt ici, pour mon maître, un coup aſſez touchant ;
Et ſon aventure eſt cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque choſe approchant ;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra ſeulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La choſe quelquefois eſt fâcheuſe à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien haſarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons; tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en ſaurois défendre.
La foibleſſe humaine eſt d'avoir
Des curioſités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas ſavoir.
Dieu te gard, Cleanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah, tu t'en aviſes,
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux,
Et ſur rien tu te formaliſes?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu ſur rien? Di?

SOSIE.

J'appelle ſur rien,
Ce qui, ſur rien, s'appelle en vers, ainſi qu'en proſe;
Et rien, comme tu le ſais bien,
Veut dire rien, ou peu de choſe.

CLEANTHIS.

Je ne ſais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce tranſport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLEANTHIS.

Quoi, tu fais l'ingénu!
Eſt-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je ſais fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bû de je ne ſais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la maniere
Dont tu m'as sû traiter étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien; tu peux m'en faire le rapport,
Je ſuis équitable & ſincere,
Et me condamnerai, moi-même, ſi j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant sû diſpoſer,
Juſqu'à ce que tu vins, j'avois pouſſé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviſer;
Et, lorſque je fus te baiſer,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne ſais pas pourquoi,
Cleanthis, je tiens ce langage !
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme ſage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te sûs exprimer des tendreſſes de cœur ;
Mais, à tous mes diſcours tu fus comme une ſouche ;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put ſortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaſte ardeur, en toi, ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Juſqu'à faire refus de prendre au lit la place,
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi, je ne couchai point ?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Eſt-il poſſible ?

CLEANTHIS.

Traître, il n'eſt que trop aſſuré ;
C'eſt de tous les affronts, l'affront le plus ſenſible ;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi ſéparé,
Par des diſcours chargés d'un mépris tout viſible.

SOSIE *à part.*

Vivat Soſie.

CLEANTHIS.

Hé quoi, ma plainte a cet effet!
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je ſuis de moi ſatisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainſi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'euſſe été ſi ſage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un ſi perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton viſage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement! Si je parois joyeux,
Croi que j'en ai, dans l'ame, une raiſon très-forte;
Et que, ſans y penſer, je ne fis jamais mieux,
Que d'en uſer tantôt avec toi de la ſorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchiſe.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton diſcours, mon ame s'eſt remiſe.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'euſſe fait quelque ſottiſe.

CLEANTHIS.

Quelle eſt cette frayeur, & ſachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins diſent, quand on eſt yvre,
Que, de ſa femme, on ſe doit abſtenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans peſans, & qui ne ſauroient vivre:
Voi, ſi mon cœur n'eût sû de froideur ſe munir,
Quels inconvéniens auroient pû s'en enſuivre!

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raiſonnemens fades.
Qu'ils reglent ceux qui ſont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui ſont bien ſains :
Ils ſe mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chaſtes feux gênés ;
Et ſur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix ſéveres,
De cent ſots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je ſoutiens que cela conclut mal ;
Ces raiſons ſont raiſons d'extravagantes têtes.
Il n'eſt ni vin, ni temps qui puiſſe être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal ;
Et les médecins ſont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en ſupplie, appaiſe ton courroux ;
Ce ſont d'honnêtes gens, quoique le monde en diſe.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuſe n'eſt point une excuſe de miſe ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mépriſe.
Des diſcours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'uſer, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permiſe.

SOSIE.

Quoi ?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu conſentois fort,
Lâche ! que j'en aimaſſe un autre.

SOSIE.

Ah, pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis ; il y va trop du nôtre.

Garde-

Garde-toi bien de ſuivre ce tranſport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon eſprit gagner la choſe . . . .

SOSIE.

Fais à ce diſcours quelque pauſe.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

JE viens prendre le temps de rappaiſer Alcmene,
De bannir les chagrins que ſon cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce ſoin qui m'amene,
Le doux plaiſir de ſe raccommoder.
(*à Cléanthis.*)
Alcmene eſt là-haut, n'eſt-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la ſolitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ſes pas.

JUPITER.

Quelque défenſe qu'elle ait faite,
Elle ne ſera pas pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

SOn chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cleanthis, de ce joyeux maintien,
Après ſon fracas effroyable ?

CLEANTHIS.

Que, ſi toutes nous faiſions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable ;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela ſe dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées ;
Et vous ſeriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taiſons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me deſeſpérer ?
Hélas, arrêtez, belle Alcmene

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace . . .

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi . . .

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je,

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige,
(*haut.*)
Souffrez que mon cœur . . .

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par tout, Alcmene,

ALCMENE.

Et moi, par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable ?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable ;
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable ;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'eſt un ſupplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien ſous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas, que votre bouche dit !

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage ;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé, que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmene, en monſtre regarder !

ALCMENE.

Ah, juſte ciel ! Cela ſe peut-il demander ?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah, d'un eſprit plus adouci ! . . . . .

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi ?
Eſt-ce-là cet amour ſi tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas ; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné ;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives bleſſures,
Cruellement aſſaſſiné.
C'eſt, en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé ;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas, que votre amour n'avoit guere de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir !
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

ALCMENE.

Ah, c'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux !
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne ;
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abuſé,
A de quoi ramener une ame qu'il offenſe ;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance,
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître

Mais que, de gaieté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah, c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur!

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmene, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux,
Je ne prétens plus la défendre.
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmene, a commis tout le mal,
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce transport brutal;
Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
Trop de respect & de tendresse;
Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous l'on doit toujours être;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'est crû tout permis.
Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
Lui seul a maltraité votre aimable personne;
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmene, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne;
N'en jettez pas sur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,

Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah, toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles,
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-temps que de telles paroles!
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,
Tous deux ils ſont peints à mes yeux;
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée;
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que mon abord vous chaſſe;
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colere me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe,
D'avoir offenſé vos beaux yeux.
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;

Pour vous la demander je me jette à genoux ;
Et la demande au nom de la plus vive ſlamme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmene,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir ;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me deſeſpere.
Alcmene, ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colere.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur ;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmene, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pû fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramene ;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attens pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah, trop cruel époux !

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmene.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

JUPITER.

JUPITER.

Quel reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expoſe,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïſſez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe
Ne puiſſe de mon cœur, juſqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obeïs ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.

(*Soſie & Cléanthis ſe mettent auſſi à genoux.*)

Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas, ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux!

Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne ;
Mon cœur a trop ſû me trahir ;
Dire qu'on ne ſauroit vous haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah, belle Alcmene, il faut que comblé d'allegreſſe...

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi ;
Voi, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

(*bas à part.*)

Tandis que d'ici je le chaſſe,
Mercure y remplira ſa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous, un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage ?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vraiment. Cela ſe fait ainſi,

SOSIE.

Quoi, tu ne veux pas ?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire;
On se lasse, par fois, d'être femme de bien.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.

OUI, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurois trouver, portant par tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens, & de leur allegresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain à paſſer je m'apprête,
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je répons d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah, qu'on eſt peu flatté de louange & d'honneur;
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque, dans l'ame, on ſouffre une vive douleur;
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalouſie, à tout propos,
Me promene ſur ma diſgrace;
Et plus mon eſprit y repaſſe,
Moins j'en puis débrouiller le funeſte cahos.
Le vol des diamans n'eſt pas ce qui m'étonne,
On leve les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en perſonne,
Eſt ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des reſſemblances,
Dont quelques impoſteurs ont pris droit d'abuſer;
Mais il eſt hors de ſens que, ſous ces apparences,
Un homme pour époux ſe puiſſe ſuppoſer;
Et, dans tous ces rapports, ſont mille différences,
Dont ſe peut une femme aiſément aviſer.
Des charmes de la Theſſalie
On vante de tout temps les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en ſont faits,
Dans mon eſprit toujours ont paſſé pour folie;
Et ce ſeroit du ſort une étrange rigueur,
Qu'au ſortir d'une ample victoire,
Je fuſſe contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter ſur ce fâcheux myſtere,
Et voir ſi ce n'eſt point une vaine chimere,
Qui, ſur ſes ſens troublés, ait ſû prendre crédit.
Ah, faſſe le ciel équitable,

Que ce penſer ſoit véritable ;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'eſprit !

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE *ſur le balcon de la maiſon d'Amphitryon, ſans être vû, ni entendu par Amphitryon.*

COmme l'amour ici ne m'offre aucun plaiſir,
Je m'en veux faire au moins qui ſoient d'autre nature,
Et je vais égayer mon ſérieux loiſir
A mettre Amphitryon hors de toute meſure.
Cela n'eſt pas d'un Dieu bien plein de charité ;
Mais auſſi ce n'eſt pas ce dont je m'inquiette ;
Et je me ſens, par ma planette,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRYON *ſans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRYON *appercevant Mercure qu'il prend pour Soſie.*

Ah, ouvre !

MERCURE.

Comment, ouvre ? Et qui donc es-tu toi,
Qui fais tant de vacarme, & parles de la ſorte !

AMPHITRYON.

Quoi, tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non ;

Et n'en ai point la moindre envie.

AMPHITRYON *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raiſon?
Eſt-ce un mal répandu? Soſie, holà, Soſie.

MERCURE.

Hé bien, Soſie, oui, c'eſt mon nom;
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pouſſer ton bras
A faire une rumeur ſi grande?
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, ſi tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attens, traître. Avec un bâton
Je vais là haut me faire entendre;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oſer parler ſur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre inſtance,
Je t'envoyerai d'ici des meſſagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O ciel, vit-on jamais une telle inſolence?
La peut-on concevoir d'un ſerviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien; qu'eſt-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux aſſez conſidéré?
Comme il les écarquille, & paroît effaré!
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes

Avec ces impudens propos.
Que tu groſſis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre ſur ton dos !

MERCURE.

L'ami, ſi, de ces lieux, tu ne veux diſparoître,
Tu pourras y gagner quelque confuſion.

AMPHITRYON.

Ah, tu ſauras, maraud, à ta confuſion,
Ce que c'eſt qu'un valet qui s'attaque à ſon maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oſes-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitryon ?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah, quelle viſion !
Dis-nous un peu. Quel eſt le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRYON.

Comment, encore ?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRYON.

Ah, je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je reſpecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitryon dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon eſt là-dedans?

MERCURE.

Fort bien.
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcmene,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRYON *ſeul.*

AH, quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon eſprit?
Et, ſi les choſes ſont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flamme!
A quel parti me doit réſoudre ma raiſon?
Ai-je l'éclat, ou le ſecret à prendre?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le deshonneur de ma maiſon?
Ah, faut-il conſulter, dans un affront ſi rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS

dans le fond du théatre.

SOSIE *à Amphitryon.*

MOnſieur, avec mes ſoins, tout ce que j'ai pû faire,
C'eſt de vous amener ces Meſſieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah, vous voilà !

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRYON.

Inſolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi ?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous ?

AMPHITRYON *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable ?

SOSIE *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Meſſieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ah, de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi ſuis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?
(à Naucrates.)
Laiſſez-moi ſatisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorſque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eſt.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Daignez nous dire au moins quel peut être ſon crime.

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment, il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nés;
Et de joindre encor la menace
A mille rapports effrénés.
(*voulant le frapper.*)
Ah, coquin!

SOSIE *tombant à genoux.*

Je ſuis mort.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Calmez cette colere.

SOSIE.

Meſſieurs.

POLIDAS *à Soſie.*

Qu'eſt-ce?

SOSIE.

M'a-t'il frappé?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le ſalaire
Des mots où, tout-à-l'heure, il s'eſt émancipé.

SOSIE.

Comment cela ſe peut-il faire
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé?
Ces Meſſieurs ſont ici, pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il eſt vrai qu'il nous vient de faire ce meſſage;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite ;
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir, d'Alcmene, appaisé le courroux.
(*Sosie se relevant.*)

AMPHITRYON.

O ciel, chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre !
Et dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez vous, il vient de nous conter ;
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter ;
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort ;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre ;
Débrouillons ce mystere, & sachons notre sort.
Hélas, je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort !
(*Amphitryon frappant à la porte de sa maison.*)

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je suis ?

AMPHITRYON.

Que vois-je, justes Dieux !

NAUCRATES.

Ciel, quel eſt ce prodige!
Quoi, deux Amphitryons ici nous ſont produits?

AMPHITRYON *à part.*

Mon ame demeure tranſie.
Hélas, je n'en puis plus, l'aventure eſt à bout;
Ma deſtinée eſt éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards ſur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre eſt ſemblable.

SOSIE *paſſant du côté de Jupiter.*

Meſſieurs, voici le véritable;
L'autre eſt un impoſteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suſpend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'eſt trop être éludé par un fourbe exécrable;
Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitryon qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux, que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire;
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colere,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractere,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRYON *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,

Sentir par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême;
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi, mon honneur de vous reçoit ce traitement?
Et mes amis d'un fourbe, embraſſent la défenſe?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vûe
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue?
A vous faire éclater notre zéle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du ſalut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur, par nous, doit mordre la pouſſiere;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumiere.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.

Je ne m'offenſe point de vous voir en balance,
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
Et je vois qu'aiſement on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colere,
Point mettre l'épée à la main ;
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtere,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitryon ;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion ;
Et je prétens me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous,
De la vérité pure, ouvrir la connoiſſance ;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance,
Pour affecter la circonſtance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmene attend de moi ce public témoignage ;
Sa vertu, que l'éclat de ce deſordre outrage,
Veut qu'on la juſtifie ; & j'en vais prendre ſoin.
C'eſt à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un aſſemblage,
Pour l'éclairciſſement, dont ſa gloire a beſoin.
Attendant avec vous ces témoins ſouhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sofie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Meſſieurs, ce mot termine
Toute l'irréſolution ;
Le véritable Amphitryon,
Eſt l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON.

O ciel, puis-je plus bas me voir humilié !
Quoi, faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,

Tout ce que l'impoſteur à mes yeux vient de dire ;
Et que, dans la fureur que ce diſcours m'inſpire,
On me tienne le bras lié ?

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclairciſſement, qui doit rendre
Les reſſentimens de ſaiſon.
Je ne ſais pas s'il impoſe ;
Mais il parle ſur la choſe
Comme s'il avoit raiſon.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'impoſture.
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juſte courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attens ; & ſaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te ſauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre ;
Et tantôt je ſaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le ciel même, le ciel ne t'y ſauroit ſouſtraire ;
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte ;
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux ;
Et chez moi venons à main forte,
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

POint de façons, je vous conjure;
Entrons vîte dans la maiſon.

NAUCRATES.

Certes toute cette aventure
Confond le ſens & la raiſon.

SOSIE.

Faites tréve, Meſſieurs, à toutes vos ſurpriſes;
Et, pleins de joie, aller tabler juſqu'à demain.
(*ſeul.*)
Que je vais m'en donner, & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantiſes!
Je brûle d'en venir aux priſes;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARrête. Quoi, tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuiſine?

SOSIE.

Ah, de grace, tout doux!

MERCURE.

Ah, vous y retournez?
Je vous ajuſterai l'échine.

SOSIE.

Hélas, brave & généreux moi,
Modere-

Modere-toi, je t'en ſupplie.
Soſie, épargne un peu Soſie,
Et ne te plais point tant à frapper deſſus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pû te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expreſſe défenſe,
Sous peine d'eſſuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'eſt un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Poſſeder ſous un même maître.
Pour Soſie, en tous lieux, on ſait me reconnoître ;
Je ſouffre bien que tu le ſois,
Souffre auſſi que je le puiſſe être.
Laiſſons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalouſies ;
Et, parmi leurs contentions,
Faiſons, en bonne paix, vivre les deux Soſies.

MERCURE.

Non, c'eſt aſſez d'un ſeul ; & je ſuis obſtiné
A ne point ſouffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, ſur moi, tu prendras l'avantage ;
Je ſerai le cadet, & tu ſeras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'eſt pas de mon goût ;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique !
Souffre qu'au moins je ſois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humaniſe ;
En cette qualité, ſouffre-moi près de toi.
Je te ferai par-tout une ombre ſi ſoumiſe,
Que tu ſeras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier ; immuable eſt la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prens encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las ! A quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es-tu réduit ?

MERCURE.

Quoi, ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défens ?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entens ;
Et je parle d'un vieux Soſie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné, l'on chaſſa de céans.

MERCURE.

Prens garde de tomber dans cette fréneſie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te roſſerois, ſi j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE.

Que dis-tu ?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage ?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas ſouffié.

MERCURE.

Certain mot de fils de purain
A pourtant frappé mon oreille
Il n'eſt rien de plus certain.

SOSIE.

C'eſt donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu, Lorſque le dos pourra te démanger,

Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *seul.*

O ciel, que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, eſt une maudite heure!
Allons, cedons au ſort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaiſie:
Et, par une juſte union,
Joignons le malheureux Soſie,
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE *dans un coin du théatre, ſans être apperçû.*

AMPHITRYON *à pluſieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, Meſſieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en fera beſoin.

POSICLES.

Je comprens que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah, de tous les côtés, mortelle eſt ma douleur!
Et je ſouffre pour ma flamme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette reſſemblance eſt telle que l'on dit,
Alcmene, ſans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah! Sur le fait dont il s'agit,
L'erreur ſimple devient un crime véritable;

Et, ſans conſentement, l'innocence y périt.
De ſemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raiſon bien ſouvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarraſſe point là-dedans ma penſée;
Mais je hais vos Meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baiſſée,
Se jetter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports,
Par bailler, ſans autre myſtere,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit ſur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne,
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE *à Amphitryon.*

Je viens, Monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me deſ-Soſie enfin,
Comme on vous deſ-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Sui-moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne?

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainſi?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire?

CLEANTHIS.

Las! Vous êtes là-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on deſire;
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous ; & ſachez par avance,
Que c'eſt le grand maître des Dieux,
Que, ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcmene a fait du ciel deſcendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je ſuis Mercure,
Qui, ne ſachant que faire, ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure ;
Mais, de s'en conſoler, il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monſieur le Dieu, je ſuis votre valet,
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie,
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid ;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroiſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(*Mercure s'envole dans le ciel.*)

SOSIE.

Le ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'eſt par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de ſon foudre, dans un nuage ſur ſon aigle.*

REgarde, Amphitryon, quel eſt ton impoſteur;
Et, ſous tes propres traits, voi Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aiſément le connoître;
Et c'eſt aſſez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et retablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'inceſſamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui deshonore;
Et, ſans doute, il ne peut être que glorieux,
De ſe voir le rival du ſouverain des Dieux.
Je n'y vois, pour ta flamme, aucun lieu de murmure;
Et c'eſt moi, dans cette aventure,
Qui, tout Dieu que je ſuis, dois être le jaloux.
Alcmene eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on emploie;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'autre voie
Que de paroître ſon époux;
Que Jupiter, orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pû triompher de ſa foi;
Et que ce qu'il a reçû d'elle,
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter fait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts ;
Et rens le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je suis ton support ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.
(*Il se perd dans les nues.*)

NAUCRATES.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes ..;

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'est un mauvais embarquement ;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde ;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde ;
Mais enfin coupons aux discours ;
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

FIN.

L'AVARE,

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Eliſe, & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anſelme, & amant d'Eliſe.

MARIANE, fille d'Anſelme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAISTRE SIMON, courtier.

MAISTRE JACQUES, cuiſinier & cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cleante.

DAME CLAUDE, ſervante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

La ſcene eſt à Paris dans la maiſon d'Harpagon.

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

HÉ quoi, charmante Eliſe, vous devenez mélancolique, après les obligeantes aſſurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? je vous vois ſoupirer, hélas, au milieu de ma joie ! Eſt-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre ?

ELISE.

Non, Valere, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vrai, le ſuccès me donne de l'inquiétude; &

je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ELISE.

Hélas, cent choſes à la fois ! L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les cenſures du monde ; mais, plus que tout, Valere, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre ſexe payent, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah ; ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres ! Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plûtôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela ; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah, Valere, chacun tient les mêmes diſcours ! Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles ; & ce n'eſt que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions ſont connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles ; & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux ; & donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas, qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime ! Oui, Valere, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ſerez fidele ; je n'en veux point du tout douter, & je retran-

che mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le ciel m'engage envers vous. Je me repréſente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette généroſité ſurprenante, qui vous fit riſquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces ſoins pleins de tendreſſe, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau ; & les hommages aſſidus de cet ardent amour, que ni le temps, ni les difficultés, n'ont rebuté, & qui, vous faiſant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguiſée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de démeſtique de mon pere. Tout cela fait chez moi, ſans doute, un merveilleux effet, & c'en eſt aſſez, à mes yeux, pour me juſtifier l'engagement où j'ai pû conſentir ; mais ce n'eſt pas aſſez, peut-être, pour le juſtifier aux autres, & je ne ſuis pas sûre qu'on entre dans mes ſentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'eſt que par mon ſeul amour que je prétens, auprès de vous, mériter quelque choſe ; &, quant aux ſcrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de ſoin de vous juſtifier à tout le monde ; & l'excès de ſon avarice, & la maniere auſtere dont il vit avec ſes enfans, pourroient autoriſer des choſes plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Eliſe, ſi j'en parle ainſi devant vous. Vous ſavez que, ſur ce chapitre, on

n'en peut pas dire du bien. Mais enfin, ſi je puis, comme je l'eſpere, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attens des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, ſi elles tardent à venir.

ELISE.

Ah, Valere, ne bougez d'ici, je vous prie, & ſongez ſeulement à vous bien mettre dans l'eſprit de mon pere!

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prens, & les adroites complaiſances qu'il m'a fallu mettre en uſage, pour m'introduire à ſon ſervice; ſous quel maſque de ſympathie, & de rapports de ſentimens, je me déguiſe pour lui plaire, & quel perſonnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir ſa tendreſſe. J'y fais des progrès admirables; & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voie, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance, & la maniere dont on les joue a beau être viſible, les plus fins ſont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux; & puiſqu'on ne ſauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la ſervante s'aviſât de révéler notre ſecret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre ; & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais, vous, de votre part, agissez auprès de votre frere, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

JE suis bien-aise de vous trouver seule, ma sœur ; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frere. Qu'avez-vous à me dire ?

CLEANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépens d'un pere, & que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le ciel les a faits les maîtres

de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite ; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre ; qu'il en faut plûtôt croire les lumieres de leur prudence que l'aveuglement de notre paſſion ; & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez ?

CLEANTE.

Non ; mais j'y ſuis réſolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frere, une ſi étrange perſonne ?

CLEANTE.

Non, ma ſœur ; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas, mon frere, ne parlons point de ma ſageſſe ! Il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une fois en ſa vie ; &, ſi je vous ouvre mon cœur, peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLEANTE.

Ah, plût au ciel, que votre ame comme la mienne !..

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & me dites qui eſt celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble être faite pour donner de l'amour

à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable ; & je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait ; & l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah, ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vûe !

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites ; &, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrette conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un pere, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah, ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire ! Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette

ſéchereſſe étrange où l'on nous fait languir ? Hé que nous ſervira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en jouir, & ſi, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, ſi je ſuis réduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à ſonder mon pere ſur les ſentimens où je ſuis ; &, ſi je l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter ; &, ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppoſe à nos deſirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis ſi long-temps, ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus, ſujet de regretter la mort de notre mere ; & que...

CLEANTE.

J'entens ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence ; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

HOrs d'ici, tout-à-l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard ; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents ?

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ? Sors vîte, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possede, & furettent de tous côtés, pour voir voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit ?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait. (*à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serois-tu point homme

à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage. (*haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose.

HARPAGON *levant la main pour donner un soufflet à La Fleche.*

Tu fais le raisonneur ? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Attens. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Vien-çà que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Fleche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chauſſes de la Fleche.*

Ces grands haut-de-chauſſes ſont propres à devenir les receleurs des choſes qu'on dérobe ; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah, qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joie à le voler !

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'eſt-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir ſi je vous ai volé.

HARPAGON.

C'eſt ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de la Fleche.)

LA FLECHE *à part.*

La peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux !

HARPAGON.

Comment ? Que dis-tu ?

LA FLECHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux ?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entens par là ?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle . . . Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non ; mais je t'empêcherai de jaſer & d'être inſolent. Tai-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE,

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah !

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous ſatisfait ?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'a pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

LA FLECHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON *seul.*

VOilà un pendard de valet qui m'incommode fort; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent; & bienheureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidele; car, pour moi, les coffres forts me sont suspects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs; & c'est toujours la premiere chose que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLEANTE *parlant enſemble, & reſtant dans le fond du théatre.*

HARPAGON *ſe croyant ſeul.*

CEpendant je ne ſais ſi j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez ſoi, eſt une *(à part, appercevant Eliſe & Cleante.)* ſomme aſſez... O ciel! Je me ſerai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé *(à Cleante & à Eliſe.)* haut, en raiſonnant tout ſeul. Qu'eſt-ce?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-temps que vous êtes-là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLEANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là...

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, ſi fait;

ELISE.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'eſt que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je diſois, qu'il eſt bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez ſoi.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien-aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moi qui ai dix mille écus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les euſſe les dix mille écus!

CLEANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce ſeroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce ſont des choſes...

HARPAGON.

J'en aurois bon beſoin.

CLEANTE.

Je penſe que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps eſt miſérable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; & l'on ſait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien ? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce ſont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLEANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui. De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, feront cauſe qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre ſœur ; mais c'eſt encore pis, Voilà qui crie vengeance au ciel ; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manieres me déplaiſent fort, vous donnez furieuſement dans le marquis ; &, pour aller ainſi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé, comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que ſais-je, moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLEANTE.

Moi, mon pere? c'eſt que je joue; &, comme je ſuis fort heureux, je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſavoir, ſans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les piéds juſqu'à la tête, & ſi une demi-douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes. Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques, lorſque l'on peut porter des cheveux de ſon crû, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt piſtoles; & vingt piſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autres affaires.

(*appercevant Cleante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*) Hé? (*bas à part.*) Je crois qu'ils ſe font ſigne l'un à l'autre de me voler ma bourſe. (*haut.*) Que veulent dire cet geſtes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon pere, que nous deſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah, mon pere!

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Eſt-ce le mot, ma fille, ou la choſe qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous allarmez point. Je ſais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétens faire; & pour commencer par un bout, (*à Cleante.*) avez-vous vû, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa maniere?

CLEANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille, comme cela, mériteroit aſſez que l'on ſongeât à elle ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce ſeroit un parti ſouhaitable ?

CLEANTE.

Très-ſouhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit ſatisfaction avec elle ?

CLEANTE.

Aſſurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'eſt que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah, mon pere, le bien n'eſt pas conſidérable, lorſqu'il eſt queſtion d'épouſer une honnête perſonne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'eſt que, ſi l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on ſouhaite, on peut tâcher de regagner cela ſur autre choſe.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je ſuis bien-aiſe de vous voir dans mes ſentimens ; car ſon maintien honnête & ſa douceur m'ont gagné l'ame, & je ſuis réſolu de l'épouſer, pourvû que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé ?

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous . . .

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouiſſement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez vîte boire dans la cuiſine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

VOilà de mes Damoiſeaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frere, je lui deſtine une certaine veuve dont, ce matin, on m'eſt venu parler; &, pour toi, je te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme ?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille, ma nie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Anselme; mais, (*faisant encore la révérence.*) avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, (*contrefaisant Elise.*) avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plûtôt, que d'épouſer un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouſeras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vû une fille parler de la ſorte à ſon pere?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier ſa fille de la ſorte?

HARPAGON.

C'eſt un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne ſauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON *appercevant Valere de loin.*

Voilà Valere. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y conſens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à ſon jugement?

ELISE.

Oui. J'en paſſerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui eſt fait.

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

ICi, Valere. Nous t'avons élû pour nous dire qui a raiſon, de ma fille ou de moi.

VALERE.

VALERE.

C'eſt vous, Monſieur, ſans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſauriez avoir tort, & vous êtes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux ce ſoir lui donner pour époux un homme, auſſi riche que ſage ; & la coquine me dit au nez, qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je ſuis de votre ſentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; & . . .

HARPAGON.

Comment ? le Seigneur Anſelme eſt un parti conſidérable ; c'eſt un gentilhomme qui eſt noble, doux, poſé, ſage & fort accommodé, & auquel il ne reſte aucun enfant de ſon premier mariage ! Sauroit-elle mieux rencontrer ?

VALERE.

Cela eſt vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt un peu précipiter les choſes, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir ſi ſon inclination pourroit s'accorder avec . . .

HARPAGON.

C'eſt une occaſion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raiſon tout-à-fait convaincante; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moi une épargne conſidérable.

VALERE.

Aſſurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il eſt vrai que votre fille vous peut repréſenter que le mariage eſt une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute ſa vie; & qu'un engagement qui doit durer juſqu'à la mort, ne ſe doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raiſon, Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occaſions, l'inclination d'une fille eſt une choſe, ſans doute, où l'on doit avoir de l'égard; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur & de ſentimens, rend un mariage ſujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah, il n'y a pas de réplique à cela, on le ſait bien! Qui diantre peut aller là contre? Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la ſatisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point ſacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre choſe, à mettre, dans un mariage, cette dou-

ce conformité qui ſans ceſſe y maintient l'honneur, la tranquillité & la joie ; & que . . .

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il eſt vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de réſiſter à une raiſon comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais, il me ſemble que j'entens un chien qui aboie. N'eſt-ce point qu'on en voudroit à mon argent ?

(*à Valere.*)

Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

VOus moquez-vous, Valere, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens eſt le moyen de tout gâter ; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne mene qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, & . . .

ELISE.

Mais ce mariage, Valere ?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir ?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi on appelle des médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théatre.*

CE n'eſt rien, Dieu merci.

VALERE *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; & ſi votre amour belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté . . . . . (*appercevant Harpagon.*) Oui; il faut qu'une fille obéiſſe à ſon pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon ſi je m'emporte un peu, & prens la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment, j'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu. (*à Eliſe.*) Oui, tu as beau fuir, & je lui donne l'autorité que le ciel me donne ſur toi, & j'entens que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MOnſieur, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il eſt bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela eſt vrai. Il faut . . .

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adreſſant la parole à Eliſe, en s'en allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes les choſes du monde, & vous devez rendre graces au ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il ſait ce que c'eſt que de vivre. Lorſqu'on s'offre de prendre une fille ſans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout eſt renfermé là-dedans; & , ſans dot, tient lieu de beauté, de jeuneſſe, de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe & de probité.

HARPAGON *ſeul.*

Ah, le brave garçon; voilà parler comme un oracle ! Heureux qui peut avoir un domeſtique de la ſorte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

AH, traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre ....

LA FLECHE.

Oui, Monſieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de piéd ferme; mais Monſieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chaſſé dehors malgré moi, & j'ai couru riſque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire ? Les choſes preſſent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon pere eſt mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux ?

CLEANTE.

Oui ; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, ſe mêler d'aimer ! De quoi diable s'aviſe-t-il ? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette paſſion lui ſoit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raiſon lui faire un myſtere de votre amour ?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de ſoupçon, & me conſerver au beſoin des ouvertures plus aiſées pour détourner ce mariage. Quelle réponſe a-t-on fait ?

LA FLECHE.

Ma foi, Monſieur, ceux qui empruntent ſont bien malheureux, & il faut eſſuyer d'étranges choſes, lorſqu'on eſt réduit à paſſer, comme vous, par les mains des Feſſes-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne ſe fera point ?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agiſſant, & plein de zéle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il aſſure que votre ſeule phyſionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, ſi vous avez deſſein que les choſes ſe faſſent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah, vraiment, cela ne va pas de la ſorte! Il apporte encore plus de ſoin de ſe cacher que vous, & ce ſont des myſteres bien plus grands que vous ne penſez. On ne veut point du tout dire ſon nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maiſon empruntée, pour être inſtruit par votre bouche, de votre bien, & de votre famille; & je ne doute point que le ſeul nom de votre pere ne rende les choſes faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entre-metteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Suppoſé que le prêteur voie toutes ſes ſûretés, & que l'emprunteur ſoit majeur, & d'une famille où le bien ſoit ample, ſolide, aſſuré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation pardevant un notaire, le plus honnête homme qu'il ſe pourra, & qui, pour cet effet, ſera choiſi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte ſoit dûement dreſſé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger ſa conſcience d'aucun ſcrupule, prétend ne donner ſon argent qu'au denier dix-huit.

CLEANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui eſt honnête. Il n'y a pas lieu de ſe plaindre.

LA FLECHE.

Cela eſt vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la ſomme dont il eſt queſtion, & que, pour faire plaiſir à l'emprunteur, il eſt contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, ſur le piéd du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, ſans préjudice du reſte, attendu que ce n'eſt que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable, quel Juif! Quel Arabe eſt-ce là? C'eſt plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vrai, c'eſt ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai beſoin d'argent, & il faut que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la réponſe que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque choſe?

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; &, pour les mille écus reſtans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'enſuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été poſſible.

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premierement, un lit de quatre piéds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement ſur un drap de couleur d'olive, avec ſix chaiſes, & la courte-pointe de

même ; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus un pavillon à queue, d'une bonne ſerge d'Aumale roſe ſeche, avec le molet & les franges de ſoye.

CLEANTE.

Que veut-il que je faſſe de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, une tenture de tapiſſerie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus, une grande table de bois de noyer à douze colonnes en piliers tournés, qui ſe tire par les deux bouts, & garnie par-deſſous de ſix eſcabelles.

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu ? . .

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mouſquets, tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes aſſortiſſantes.

Plus, un fourneau de brique avec deux cornues & trois récipiens, fort utiles à ceux qui ſont curieux de diſtiller.

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ſes cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à paſſer le temps, lorſque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois piéds & demi, remplie de foin, curioſité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-deſſus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens livres, & rabaiſſé à la valeur de mille écus, par la diſcrétion du prêteur.

CLEANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcrétion, le traître, le bourreau qu'il eſt ! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable ? & n'eſt-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramaſſe ? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me réſoudre à conſentir à ce qu'il veut ; car il eſt en état de me faire tout accepter, & il me tient, le ſcélérat, le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monſieur, ne vous en déplaiſe, dans le grand chemin juſtement que tenoit Panurge pour ſe ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant ſon bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y faſſe ? Voilà où les jeunes gens ſont réduits par la maudite avarice des peres ; & on s'étonne après cela que les fils ſouhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre ſa vilenie le plus poſé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; &, parmi mes confreres que je vois ſe mêler de beaucoup de petits commerces, je ſais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui ſentent tant ſoit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ſes procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCENE II.

HARPAGON, MAISTRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE *dans le fond du théatre.*

M. SIMON.

OUi, Monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent, ſes affaires le preſſent d'en trouver ; & il en paſſera par tout ce que vous preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? & ſavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez ?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond, & ce n'eſt que par aventure que l'on m'a adreſſé à lui ; mais vous ſerez de toutes choſes éclairci par lui-même, & ſon homme m'a aſſuré que vous ſerez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je ſaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon pere mourra avant qu'il ſoit huit mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, maître Simon nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes, lorſque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoiſſant M. Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre pere !

CLEANTE *bas à la Fleche.*

Lui auroit-on appris qui je ſuis, & ſerois-tu pour me trahir ?

M. SIMON *à la Fleche.*

Ah, ah, vous êtes bien preſſé ! Qui vous a dit que c'étoit céans ? (*à Harpagon.*) Ce n'eſt pas moi, Monſieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom & votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce ſont des perſonnes diſcrettes, vous pouvez ici vous expliquer enſemble.

HARPAGON.

Comment ?

M. SIMON *montrant Cleante.*

Monſieur eſt la perſonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard ; c'eſt toi qui t'abandonne à ces coupables extrémités ?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions ?

(*M. Simon s'enfuit, & la Fleche va ſe cacher.*)

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'Eſt toi qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables ?

CLEANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles ?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLEANTE.

Oſez-vous bien, après cela, vous préſenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenſes effroyables, & de faire une honteuſe diſſipation du bien que tes parens t'ont amaſſé avec tant de ſueurs ?

CLEANTE.

Ne rougiſſez-vous point de deshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de ſacrifier gloire & réputation au deſir inſatiable d'entaſſer écu ſur écu, & de renchérir en fait d'intérêt, ſur les plus infames ſubtilités qu'ayent jamais inventées les plus célebres uſuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui eſt plus criminel, à votre avis, ou celui qui achete un argent dont il a beſoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles. (*ſeul.*)

Je ne ſuis pas fâché de cette aventure ; & ce m'eſt un avis de tenir l'œil plus que jamais ſur toutes ſes actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

MOnſieur...

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler. (*à part.*) Il eſt à propos que je faſſe un petit tour à mon argent.

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *ſans voir Froſine.*

L'Aventure eſt tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magaſin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé, c'eſt toi, mon pauvre la Fleche! D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah, c'eſt toi, Froſine! Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entre-mettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſais que, dans ce monde, il faut vi-

vre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes, que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpere une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe; & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je ſuis votre valet, & tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon eſt, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus ſerré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes, & *donner* eſt un mot pour qui il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour.*

FROSINE.

Mon Dieu, je ſais l'art de traire les hommes! J'ai le ſecret de m'ouvrir leur tendreſſe, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il eſt queſtion. Il eſt Turc là-deſſus, mais d'une Turquerie à déſeſpérer tout le monde

monde ; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûe d'un demandeur lui donne des convulsions ; c'eſt le frapper par ſon endroit mortel, c'eſt lui percer le cœur, c'eſt lui arracher les entrailles ; & ſi . . . Mais il revient, je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

(*bas.*) (*haut.*)

TOut va comme il faut. Hé bien ? Qu'eſt-ce, Froſine ?

FROSINE.

Ah, mon Dieu, que vous vous portez bien, & que vous avez là un vrai viſage de ſanté !

HARPAGON.

Qui, moi ?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint ſi frais & ſi gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon ?

FROSINE.

Comment, vous n'avez de votre vie été ſi jeune que vous êtes ; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui ſont plus vieux que vous ?

HARPAGON.

Cependant, Froſine, j'en ai ſoixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien, qu'eſt-ce que cela, ſoixante ans ? voilà bien de quoi ; c'eſt la fleur de l'âge, cela ; & vous entrez maintenant dans la belle ſaiſon de l'homme.

HARPAGON.

Il eſt vrai ; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas beſoin de cela ; & vous êtes d'une pâte à vivre juſqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Aſſurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh, que voilà bien, entre vos deux yeux, un ſigne de longue vie !

HARPAGON.

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu, quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas juſqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON.

Hé bien, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foi, je diſois cent ans, mais vous paſſerez les ſix vingts.

HARPAGON.

Eſt-il poſſible ?

FROSINE.

Il faudra vous aſſommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout ? J'ai, ſur-tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'eſt point de parti

au monde, que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; & je crois, ſi je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la république de Veniſe. Il n'y avoit pas, ſans doute, de ſi grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous ; & j'ai dit à la mere le deſſein que vous aviez conçû pour Mariane, à la voir paſſer dans la rue, & prendre l'air à ſa fenêtre.

HARPAGON.

[illegible]i a fait réponſe. . .

FROSINE.

Elle a reçu la propoſition avec joie ; &, quand je lui ai témoigné que vous ſouhaitiez fort que ſa fille aſſiſtât ce ſoir au contrat de mariage qui ſe doit faire de la vôtre, elle y a conſenti ſans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'eſt que je ſuis obligé, Froſine, de donner à ſouper au Seigneur Anſelme ; & je ſerai bien-aiſe qu'elle ſoit du régal.

FROSINE.

Vous avez raiſon. Elle doit après dîner rendre viſite à votre fille, d'où elle fait ſon compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir enſuite au ſoupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront enſemble dans mon carroſſe que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà juſtement ſon affaire.

HARPAGON.

Mais, Froſine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à ſa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle ſe ſaignât pour une occaſion comme celle-ci ? Car encore n'épouſe-t-on point une fille ſans qu'elle apporte quelque choſe.

FROSINE.

Comment, c'eſt une fille qui vous apportera douze mille livres de rente ?

HARPAGON.

Douze mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premierement, elle eſt nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'eſt une fille accoutumée à vivre de ſalade, de lait, de fromage, & de pommes ; & à laquelle, par conſéquent, il ne faudra ni table bien ſervie, ni conſommés exquis, orges mondés perpétuels, ni les autres délicateſſes qu'il faudroit pour une autre femme ; & cela ne va pas à ſi peu de choſe, qu'il ne monte bien tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'eſt curieuſe que d'une propreté fort ſimple, & n'aime point les ſuperbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles ſomptueux, où donnent ſes pareilles avec tant de chaleur ; & cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une averſion horrible pour le jeu, ce qui n'eſt pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; & j'en ſais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année ; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres ; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON.

Oui, cela n'eſt pas mal ; mais ce compte-là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobriété, l'héritage d'un grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon Dieu, vous toucherez aſſez ; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître !

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiete. La fille eſt jeune, comme tu vois ; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût ; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah, que vous la connoiſſez mal ! C'eſt encore une particularité que j'avois à vous dire ! Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle ?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entendue parler là-deſſus. Elle ne peut ſouffrir du tout la vûe d'un jeune homme ; mais elle n'eſt point plus ravie, dit-elle, que lorſqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majeſtueuſe. Les plus vieux ſont pour elle les plus charmans ; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on ſoit ſexagénaire ; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, ſur ce que ſon amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-ſix ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour ſigner le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; & sur-tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; & je suis bien-aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer ; ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprens point, & je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe re-

levés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut-de-chauſſes tout tombans, & leurs eſtomacs débraillés.

FROSINE.

Hé, cela eſt bien bâti, auprès d'une perſonne comme vous! Voilà un homme cela. Il y a là de quoi ſatisfaire à la vûe; & c'eſt ainſi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment, vous êtes à ravir, & votre figure eſt à peindre? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne ſe peut pas mieux. Que je vous voie marcher, Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal; & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû? N'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous ſommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui ſeroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monſieur, une petite priere à vous faire. J'ai un procès que je ſuis ſur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; (*Harpagon prend un air ſérieux.*) & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce

procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend son air gai.*) Ah, que vous lui plairez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais, sur-tout, elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous ; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds ; & quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vû le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités ; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air sérieux.*) Cela me remettra sur pié, & je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE,

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, ſi je ne m'y voyois forcée par la néceſſité.

HARPAGON.

Et j'aurai ſoin qu'on ſoupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refuſez pas la grace dont je vous ſollicite. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, le plaiſir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Juſques à tantôt.

FROSINE *ſeule.*

Que la fiévre te ſerre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes les attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je ſuis aſſurée de tirer bonne récompenſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE *tenant un balai*, MAISTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-çà tous, que je vous diſtribue mes ordres pour tantôt, & regle à chacun ſon emploi. Approchez, Dame Claude, commençons

par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au ſoin de nettoyer par tout ; & , ſur-tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort de peur de les uſer. Outre cela, je vous conſtitue, pendant le ſouper, au gouvernement des bouteilles ; & , s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il ſe caſſe quelque choſe, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai ſur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, M. JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON

VOus, Brindavoine, & vous la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire ; mais ſeulement lorſque l'on aura ſoif, & non pas, ſelon la coûtume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviſer de boire, lorſqu'on n'y ſonge pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous reſſouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos ſouguenilles, Monſieur ?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les perſonnes ; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous ſavez bien, Monſieur, qu'un des devant de mon pourpoint eſt couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monſieur, que j'ai mon haut-de-chauſſes tout troué par derriere, & qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix; rangez cela adroitement du côté de la muraille, & préſentez toujours le devant au monde.

(*à Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre ſon chapeau au-devant de ſon pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainſi, lorſque vous ſervirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

POur vous, ma fille, vous aurez l'œil ſur ce que l'on deſſervira, & prendrez garde qu'il ne s'en faſſe aucun dégât. Cela ſiéd bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon pere.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

ET vous, mon fils le Damoiſeau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantôt, ne vous allez pas aviſer non plus de lui faire mauvais viſage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais viſage! Et par quelle raiſon?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous ſavons le train des enfans dont les peres ſe remarient, & de quel œil ils ont coûtume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de votre derniere fredaine, je vous recommande, ſur-tout, de régaler d'un bon viſage cette perſonne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLEANTE.

A vous dire le vrai, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien-aiſe qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, ſi je vous le diſois: mais, pour ce qui eſt de la bien recevoir, & de lui faire bon viſage, je vous promets de vous obéïr ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde, au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez ſagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

VAlere, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Eſt-ce à votre cocher, Monſieur, ou bien à votre cuiſinier que vous voulez parler; car je ſuis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'eſt à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuiſinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(*M. Jacques ôte ſa caſaque de cocher, & paroît vêtu en cuiſinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie eſt-ce-là?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me ſuis engagé, maître Jacques, à donner ce ſoir à ſouper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille!

HARPAGON.

Di-moi un peu. Nous feras-tu bonne-chere?

M. JACQUES.

Oui, ſi vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent! Il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah, ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne-chere avec bien de l'argent. C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chere avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne-chere avec peu d'argent!

VALERE.

Oui.

M. JACQUES *à Valere.*

Par ma foi, Monſieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier; auſſi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà Monſieur votre intendant, qui vous fera bonne-chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah, je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ſerez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ſerons huit ou dix, mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq aſſiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable, voilà pour traiter toute une ville entiere!

M. JACQUES.

Rôt...

HARPAGON *mettant la main ſur la bouche de M. Jacques.*

Ah, traître, tu manges tout mon bien!

M. JACQUES.

Entremêts...

HARPAGON *mettant encore la main ſur la bouche de M. Jacques.*

Encore?

VALERE *à M. Jacques.*

Eſt-ce que vous avez envie de faire créver tout le monde; & Monſieur a-t-il invité des gens pour les aſſaſſiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la ſanté, & demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raiſon.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'eſt un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour ſe bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité régne dans les repas qu'on donne, & que, ſuivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah, que cela eſt bien dit! approche que je t'embraſſe pour ce mot. Voilà la plus belle ſentence que j'aie

entendu de ma vie. *Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi....* Non ce n'eſt pas cela. Comment eſt-ce que tu dis ?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

(à M. Jacques.) *(à Valere.)*

Oui. Entens-tu ? Qui eſt le grand homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or, ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je reglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valere.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange gueres, & qui raſſaſient d'abord, quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carroſſe.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adreſſe au cocher.

(M. Jacques remet ſa caſaque.)

Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carroſſe, & tenir mes che-

vaux tout prêts pour conduire à la foire...

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litiere, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austeres, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPARGON.

Les voilà bien malades! ils ne sont rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime encore mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable,

M. JACQUES.

Monſieur l'intendant fait bien le néceſſaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monſieur, je ne ſaurois ſouffrir les flatteurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ſes contrôles perpétuels ſur le pain & le vin, le bois, le ſel & la chandelle, ne ſont rien que pour vous gratter, & vous faire ſa cour. J'enrage de cela, & je ſuis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin, je me ſens pour vous de la tendreſſe en dépit que j'en aie; &, après mes chevaux, vous êtes la perſonne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je ſavoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JACQUES.

Oui, Monſieur, ſi j'étois aſſuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je ſais fort bien que vous vous mettrez en colere.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'eſt me faire plaiſir: & je ſuis bien-aiſe d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monſieur, puiſque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on ſe moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre ſujet, & que l'on n'eſt point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chauſſes, & de faire ſans ceſſe des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous voulez obliger votre monde. L'autre, que vous

avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrenes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pieces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant M. Jacques.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien, ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A Ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, qui faites

l'homme d'importance, ce n'eſt pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah, Monſieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave; &, s'il eſt aſſez ſot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*haut.*) Savez-vous bien, Monſieur le rieur, que je ne ris pas, moi; & que ſi vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre ſorte?

(*M. Jacques pouſſe Valere juſqu'au bout du théatre, en le menaçant.*)

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monſieur maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monſieur maître Jacques pour un double. Si je prens un bâton, je vous roſſerai d'importance.

VALERE.

Comment, un bâton?

(*Valere fait reculer M. Jacques à ſon tour.*)

M. JACQUES.

Hé, je ne parle pas de cela.

VALERE.

Savez-vous bien, Monſieur le fat, que je ſuis homme à vous roſſer vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuiſinier.

M. JACQUES.

Je le ſais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoiſſez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me roſſerez, dites vous?

M. JACQUES.

Je le diſois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prens point de goût à votre raillerie.

(*donnant des coups de bâton à M. Jacques.*)

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES *ſeul.*

Peſte ſoit la ſincérité, c'eſt un mauvais métier, deſormais j'y renonce; & je ne veux plus dire vrai. Paſſe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce Monſieur l'intendant, je m'en vengerai, ſi je puis.

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

SAvez-vous, maître Jacques; ſi votre maître eſt au logis?

M. JACQUES.

Oui, vraiment, il y eſt; je ne le ſais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous ſommes ici. . . .

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH, que je ſuis, Froſine, dans un étrange état, & s'il faut dire ce que je ſens, que j'appréhende cette vûe !

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle eſt votre inquiétude ?

MARIANE.

Hélas, me le demandez-vous ? Et ne vous figurez-vous point les allarmes d'une perſonne toute prête à voir le ſupplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez embraſſer ; & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'eſprit.

MARIANE.

Oui. C'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas me défendre ; & les viſites reſpectueuſes qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez vous ſû quel il eſt ?

MARIANE.

Non. Je ne ſais point quel il eſt. Mais je ſais qu'il eſt fait d'un air à ſe faire aimer ; que, ſi l'on pouvoit mettre les choſes à mon choix, je le prendrois plûtôt qu'un autre ; & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces blondins ſont agréables, & débitent fort bien leur fait ; mais la plûpart ſont gueux comme des rats ; & il vaut bien mieux, pour vous, de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les ſens ne trouvent pas ſi bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à eſſuyer avec un tel époux ; mais cela n'eſt pas pour durer ; & ſa mort, croyez-moi, vous mettra bien-tôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

Mon Dieu, Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſque pour être heureuſe, il faut ſouhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un ; & la mort ne ſuit pas tous les projets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bien-tôt ; & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah, Froſine, quelle figure !

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

NE vous offenſez pas, ma belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſai que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les appercevoir ;

mais enfin, c'eſt avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres; & je maintiens & garantis que vous êtes un aſtre, mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe; & que les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON

(*à Froſine.*) (*à Mariane.*)

Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle viſite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle eſt grande; mais mauvaiſe herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Froſine,*

O l'homme déplaiſant!

HARPAGON *à Froſine.*

Que dit la belle?

FROSINE,

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON,

HARPAGON.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne!

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous ſuis trop obligé de ces ſentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

VOici mon fils auſſi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Froſine.*

Ah, Froſine, quelle rencontre! C'eſt juſtement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure eſt merveilleuſe.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de ſi grands enfans; mais je ſerai bien-tôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'eſt ici une aventure où, ſans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu ſurpris, lorſqu'il m'a dit tantôt le deſſein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même choſe. C'eſt une rencontre im-

prévûe, qui m'a surprise autant que vous ; & je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLEANTE.

Il est vrai que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir, mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, & c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; & que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon pere, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confession à lui faire ?

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; & que si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir ; &, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils ; c'est un jeune sot, qui ne

fait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée ; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte ; & s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le temps le rendra plus ſage ; & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere, je ne ſuis point capable d'en changer ; & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ; il continue encore plus fort !

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur ?

HARPAGON.

Encore ; avez-vous envie de changer de diſcours ?

CLEANTE.

He bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon pere, & que je vous avoue que je n'ai rien vû dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de leur plaire ; & que le titre de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe ; & les obſtacles les plus puiſſans....

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'eſt un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu, j'ai une langue pour m'expliquer moi-même ; & je n'ai pas beſoin d'un interprete comme vous. Allons, donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plûtôt, & d'avoir tout le temps enſuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carroſſe.

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

JE vous prie de m'excuſer, ma belle, ſi je n'ai pas ſongé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû, mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques baſſins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valere.*

Valere.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLEANTE.

Eſt-ce que vous trouvez, mon pere, que ce ne ſoit

pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt ?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de son pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *se mettant au-devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

N'est-il pas vrai, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON *bas à son fils.*

Comment ?

CLEANTE *à Mariane.*

Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point . . .

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce seroit . . .

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace . . .

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit . . .

CLEANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Ah, traître!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe deſeſpere.

HARPAGON *bas à ſon fils en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard!

CLEANTE.

Vous êtes cauſe, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à ſon fils avec les mêmes geſtes.*

Le coquin!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne réſiſtez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu, que de façons! Gardez la bague, puiſque Monſieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colere, je la garde

maintenant, & je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

MOnsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

MOnsieur...

HARPAGON.

Ah, je suis mort!

CLEANTE.

Qu'eſt-ce mon pere? Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, aſſurément, a reçû de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne ſera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monſieur, je vous demande pardon, je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux ſont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mene promptement chez le maréchal.

CLEANTE

En attendant qu'ils ſoient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis; & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

VAlere, aye un peu l'œil à tout cela; & prens ſoin, je te prie, de m'en ſauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON *ſeul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

REntrons ici, nous ſerons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſure, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre aventure.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire! Je vous aurois, ſans doute, détourné cette inquiétude, & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'eſt ma mauvaiſe deſtinée qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelles réſolutions ſont les vôtres?

MARIANE.

Hélas, ſuis-je en pouvoir de faire des réſolutions? Et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des ſouhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de ſimples ſouhaits? Point de pitié officieuſe? Point de ſecourable bonté? Point d'affection agiſſante?

MARIANE.

Que ſaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Aviſez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raiſonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienſéance.

CLEANTE.

Hélas! Où me réduiſez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux ſentimens d'un rigoureux honneur, & d'une ſcrupuleuſe bienſéance?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je faſſe? Quand je pourrois paſſer ſur quantité d'égards où notre ſexe eſt obligé, j'ai de la conſidération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendreſſe extrême, & je ne ſaurois me réſoudre à lui donner du déplaiſir. Faites, agiſſez auprès d'elle. Employez tous vos ſoins à gagner ſon eſprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien conſentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je ſens pour vous.

CLEANTE.

Froſine, ma pauvre Froſine, voudrois-tu nous ſervir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous ſavez que, de mon naturel, je ſuis aſſez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendreſſe à rendre de petits ſervices, quand je vois des gens qui s'entre-ai-

ment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumieres.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

(*à Mariane.*)

Ceci eſt aſſez difficile. Pour votre mere elle n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, & la réſoudre à tranſporter au fils le don (*à Cleante.*) qu'elle veut faire au pere. Mais le mal que j'y trouve, c'eſt que votre pere eſt votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conſervera du dépit, ſi l'on montre qu'on le refuſe; & qu'il ne ſera point d'humeur enſuite, à donner ſon conſentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre perſonne.

CLEANTE.

Tu as raiſon.

FROSINE.

Oui, j'ai raiſon, je le ſais bien. C'eſt là ce qu'il faudroit; mais le diantre eſt d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu ſur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât aſſez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de marquiſe ou de vicomteſſe, que nous ſuppoſerions de la baſſe Bretagne, j'aurois aſſez d'adreſſe pour faire accroire à votre pere que ce ſeroit une perſonne riche,

outre ſes maiſons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle ſeroit éperduement amoureuſe de lui, & ſouhaiteroit de ſe voir ſa femme, juſqu'à lui donner tout ſon bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la propoſition; car enfin, il vous aime fort, je le ſais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu enſuite qu'il ſe deſabuſât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquiſe.

CLEANTE.

Tout cela eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moi faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera notre fait.

CLEANTE.

Sois aſſurée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere; c'eſt toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, ſur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, ſans réſerve, les graces éloquentes, les charmes tout-puiſſans que le ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche, & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prieres, & de ces careſſes touchantes à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, ſans être apperçû.*

OUais! Mon fils baiſe la main de ſa prétendue belle-mere, & ſa prétendue belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque myſtere là-deſſous?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carroſſe eſt tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes ſeules; & j'ai beſoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

OR çà, intérêt de belle-mere à part, que te ſemble à toi, de cette perſonne?

CLEANTE.

Ce qui me ſemble?

HARPAGON.

Oui, de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crûe. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médiocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon pere, pour vous en dégoûter; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant...

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

CLEANTE.

Moi? Point du tout.

HARPAGON.

J'en ſuis fâché; car cela rompt une penſée qui m'étoit venue dans l'eſprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion ſur mon âge; & j'ai ſongé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune perſonne. Cette conſidération m'en faiſoit quitter le deſſein; &, comme je l'ai fait demander, & que je ſuis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, ſans l'averſion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLEANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort à mon goût ; mais, pour vous faire plaiſir, mon pere, je me réſoudrai à l'épouſer, ſi vous voulez.

HARPAGON.

Moi? Je ſuis plus raiſonnable que tu ne penſes. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne ſauroit être heureux, où l'inclination n'eſt pas.

CLEANTE.

C'eſt une choſe, mon pere, qui peut-être viendra enſuite ; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point riſquer l'affaire ; & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois ſenti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouſer, au lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je ſuivrai mon premier deſſein, & je l'épouſerai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puiſque les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre ſecret. La vérité eſt que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon deſſein étoit tantôt de vous la demander pour femme ; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLEANTE.

Assez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçû?

CLEANTE.

Fort bien, mais, sans savoir qui j'étois; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLEANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-t-elle à vôtre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON *bas à part.*

Je suis bien-aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. (*haut.*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétens pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez! Hé

bien, puiſque les choſes en ſont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la paſſion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous diſputer ſa conquête; & que, ſi vous avez pour vous le conſentement d'une mere, j'aurai d'autres ſecours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller ſur mes briſées?

CLEANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes, & je ſuis le premier en date.

HARPAGON.

Ne ſuis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas reſpect?

CLEANTE.

Ce ne ſont point ici des choſes où les enfans ſoient obligés de déferer aux peres, & l'amour ne connoît perſonne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

HÉ, hé, hé! Meſſieurs, qu'eſt-ceci? A quoi ſongez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES *à Cleante.*

Ah, Monſieur, doucement!

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah, Monſieur, de grace!

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cleante.*

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore paſſe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raiſon.

M. JACQUES.

(*à Cleante.*)

J'y conſens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouſer; & le pendard a l'inſolence de l'aimer avec moi, & d'y prétendre malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah, il a tort !

HARPAGON.

N'eſt-ce pas une choſe épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec ſon pere, & ne doit-il pas, par reſpect, s'abſtenir de toucher à mes inclinations ?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moi lui parler, & demeurez-là.

CLEANTE *à Maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puiſqu'il veut te choiſir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce ſoit ; & je veux bien auſſi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je ſuis épris d'une jeune perſonne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi ; & mon pere s'aviſe de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, aſſurément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à ſon âge, de ſonger à ſe marier ? Lui ſiéd-t-il bien d'être amoureux ; & ne devroit-il pas laiſſer cette occupation aux jeunes gens ?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon, il ſe moque. Laiſſez-moi lui dire *(à Harpagon.)* deux mots. Hé bien, votre fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il fait le reſpect qu'il vous doit, qu'il ne s'eſt emporté que dans la premiere chaleur ; & qu'il ne fera point de refus de ſe ſoumettre à ce qu'il vous plaira, pourvû

que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites ; & lui donner quelque perſonne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah, di-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra eſpérer toutes choſes de moi ; & que, hors Mariane, je lui laiſſe la liberté de choiſir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

(*à Cleante.*)

Laiſſez-moi faire. Hé bien, votre pere n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous le faites ; & il m'a témoigné que ce ſont vos emportemens qui l'ont mis en colere, qu'il n'en veut ſeulement qu'à votre maniere d'agir ; & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur ; & lui rendre les déférences, les reſpects, & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon pere.

CLEANTE.

Ah, maître Jacques, tu lui peux aſſurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus ſoumis de tous les hommes ; & que jamais je ne ferai aucune choſe que par ſes volontés.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Cela eſt fait ; il conſent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cleante.*

Tout eſt conclu ; il eſt content de vos promeſſes.

CLEANTE.

Le ciel en ſoit loué.

M. JACQUES.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à parler enſemble, vous voilà d'accord maintenant ; & vous alliez vous quereller faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te ſerai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, maître Jacques ; & cela mérite une récompenſe.

(*Harpagon fouille dans ſa poche, maître Jacques tend la main ; mais Harpagon ne tire que ſon mouchoir, en diſant :*)

Va, je m'en ſouviendrai, je t'aſſure.

M. JACQUES.

Je vous baiſe les mains.

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

JE vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'eſt rien.

CLEANTE.

Je vous aſſure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde, de te voir raiſonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier ſi vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aiſément les fautes des enfans, lorſqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi, ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges par la ſoumiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, juſques au tombeau, je conſerverai, dans mon cœur, le ſouvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune choſe que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah, mon pere, je ne vous demande plus rien ! & c'eſt m'avoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je ſuis trop content de vous ; & que je trouve toutes choſes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment, c'eſt toi qui as promis d'y renoncer ?

CLEANTE.

Moi, y renoncer ?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLEANTE.

Au contraire, j'y ſuis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, de rechef ?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laiſſe-moi faire, traître.

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défens de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLEANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *ſortant du jardin avec une caſſette.*

AH, Monſieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vîte.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous ſommes bien.

CLEANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LA FLECHE.

Le tréſor de votre pere que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLECHE.

Vous ſaurez tout. Sauvons-nous, je l'entens crier.

SCENE

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtrier. Juſtice, juſte ciel ! Je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné ; on m'a coupé la gorge ; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'eſt-il devenu ? Où eſt-il ? Où ſe cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'eſt-il point là ? N'eſt-il point ici ? Qui eſt-ce ? Arrête.

(*à lui-même, ſe prenant par le bras.*)

Rens-moi mon argent, coquin . . . Ah, c'eſt moi ! Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis, & ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! &, puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joie ; tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre. C'en eſt fait, je n'en puis plus, je me meurs, je ſuis mort, je ſuis enterré. N'y a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé, que dites-vous ? Ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure ; & l'on a choiſi juſtement le temps que je parlois à mo traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la juſtice, & faire donner la queſtion à toute ma maiſon, à ſervantes, à valets, à fils, à fille, & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés ! Je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé, de quoi eſt-ce qu'on parle-là ? De celui qui m'a dérobé ?

Quel bruit fait-on là-haut? Eſt-ce mon voleur qui y eſt? De grace, ſi l'on ſait des nouvelles de mon voleur, je ſupplie que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché-là parmi vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, ſans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commiſſaires, des archers, des prevôts, des juges, des gênes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; &, ſi je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAiſſez-moi faire. Je ſais mon métier, Dieu merci. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de ſacs de mille francs, que j'ai fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette affaire en main; & ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai juſtice de la juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette caſſette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime ; & s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpeces étoit cette ſomme ?

HARPAGON.

En bon louis d'or, & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, ſi vous m'en croyez, n'effaroucher perſonne, & tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES *dans le fond du théâtre, en ſe retournant du côté par lequel il eſt entré.*

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure ; qu'on me lui faſſe griller les pieds ; qu'on

me le mette dans l'eau bouillante ; & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à M. Jacques.*

Qui ? Celui qui m'a dérobé ?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaiſie.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion de cela ; & voilà Monſieur, à qui il faut parler d'autre choſe.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je ſuis un homme à ne vous point ſcandaliſer ; & les choſes iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monſieur eſt de votre ſoupé ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monſieur, je montrerai tout ce que je ſais faire ; & je vous traiterai du mieux qu'il me ſera poſſible.

HARPAGON.

Ce n'eſt pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas auſſi bonne chere que je voudrois, c'eſt la faute de Monſieur votre intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciſeaux de ſon œconomie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre choſe que de ſouper ; & je veux que tu me diſes des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin; & je m'en vais te faire pendre, ſi tu ne me le rens.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu, ne le maltraitez point! Je vois à ſa mine qu'il eſt honnête homme; & que, ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découvrira ce que vous voulez ſavoir. Oui, mon ami, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui ſon argent, & il n'eſt pas que vous ne ſachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici juſtement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il eſt entré céans, il eſt le favori; on n'écoute que ſes conſeils; & j'ai auſſi ſur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laiſſez-le faire. Il ſe prépare à vous contenter; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les choſes; je crois que c'eſt Monſieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere?

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît ſi fidele?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'eſt lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et ſur quoi le crois-tu?

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois. . . sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt néceſſaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

M. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Juſtement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi eſt-ce que cet argent étoit ?

HARPAGON.

Dans une caſſette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une caſſette.

HARPAGON.

Et cette caſſette comment eſt-elle faite ? Je verrai bien ſi c'eſt la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle eſt faite ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt faite. . . Elle eſt faite comme une caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

M. JACQUES.

Hé oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par-là ;

mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle ?

M. JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur... Là, d'une certaine couleur... Ne ſauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Hé ?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſurément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel, à qui déſormais ſe fier ! Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

APproche, vien confeſſer l'action la plus noire; l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme, comme ſi tu ne ſavois pas ce que je veux dire? C'eſt en vain que tu prétendrois de le déguiſer. L'affaire eſt découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment, abuſer aïnſi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALERE.

Monſieur, puiſqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la choſe.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh, aurois-je deviné ſans y penſer!

VALERE.

C'étoit mon deſſein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puiſqu'il eſt ainſi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raiſons.

HARPAGON.

Et quelles belles raiſons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALERE.

Ah, Monſieur, je n'ai pas mérité ces noms! Il eſt vrai que j'ai commis une offenſe envers vous; mais, après tout, ma faute eſt pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet appens, un aſſaſſinat de la ſorte?

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colere. Quand vous

vous m'aurez oui, vous verrez que le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'eſt pas ſi grand que je le fais? Quoi, mon ſang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre ſang, Monſieur, n'eſt pas tombé dans de mauvaiſes mains. Je ſuis d'une condition à ne lui point faire de tort; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là-dedans. Mais, dimoi, qui t'a porté à cette action?

VALERE.

Hélas, me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande,

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire; l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour!

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi; l'amour de mes louis d'or!

VALERE.

Non, Monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté, ce n'eſt pas cela qui m'a ébloui; & je proteſte de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laiſſiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ; je ne te le laiſſerai pas. Mais voyez quelle inſolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALERE.

Appellez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ; un tréſor comme celui-là ?

VALERE.

C'eſt un tréſor, il eſt vrai, & le plus précieux que vous ayez ſans doute ; mais ce ne ſera pas le perdre que de me le laiſſer. Je vous le demande à genoux, ce tréſor plein de charmes ; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'eſt-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous ſommes promis une foi mutuelle, & avons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ſerment eſt admirable, & la promeſſe plaiſante !

VALERE.

Oui, nous nous ſommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous aſſure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſéparer.

HARPAGON.

C'eſt être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déjà dit, Monſieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit pouſſé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les reſſorts que vous penſez ; & un motif plus noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il

veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre, & la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en userez comme vous voudrez, & me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, & que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien vraiment ; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi ? Je ne l'ai point enlevée, & elle est encore chez vous.

HARPAGON.

(*à part.*) (*haut.*)

O ma chere cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALERE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, di-moi un peu ; tu n'y as point touché ?

VALERE.

Moi, y toucher ? Ah, vous lui faites tort aussi-bien qu'à moi ; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma cassette !

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante ; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête !

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vûe ; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtresse.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure ; & elle vous peut rendre témoignage . . .

HARPAGON.

Quoi, ma servante est complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, & de recevoir la mienne.

HARPAGON.

(à part.)

Hé ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? *(à Valere.)* Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALERE.

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De votre fille ; & c'est seulement depuis hier qu'elle a pû se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALERE.

Oui, Monsieur ; comme de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O ciel, autre disgrace!

M. JACQUES *au Commissaire.*

Ecrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! Surcroît de desespoir! (*au Commissaire.*) Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, & dressez-lui-moi son procès comme larron, & comme suborneur.

M. JACQUES.

Comme larron, & comme suborneur.

NALERE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dûs; & quand on saura qui je suis.....

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

AH, fille scélérate, fille indigne d'un pere comme moi; c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un & l'autre. (*à Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*à Valere.*) & une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALERE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence ; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah, mon pere, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie ; & n'allez point pouſſer les choſes dans les dernieres violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion ; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez, il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent ; & vous trouverez moins étrange que je me ſois donnée à lui, lorſque vous ſaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-temps. Oui, mon pere, c'eſt celui qui me ſauva de ce grand péril que vous ſavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont . . .

HARPAGON.

Tout cela n'eſt rien ; & il valoit bien mieux pour moi, qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me . . .

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre ; & il faut que la juſtice faſſe ſon devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

QU'eſt-ce, Seigneur Harpagon; je vous vois tout émû?

HARPAGON.

Ah, Seigneur Anſelme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du deſordre au contrat que vous venez faire. On m'aſſaſſine dans le bien, on m'aſſaſſine dans l'honneur; & voilà un traître, un ſcélérat, qui a violé tous les droits les plus ſaints, qui s'eſt coulé chez moi ſous le titre de domeſtique, pour me dérober mon argent, & pour me ſuborner ma fille.

VALERE.

Qui ſonge à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oui, ils ſe ſont donnés l'un à l'autre une promeſſe de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anſelme, & c'eſt vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les pourſuites de la juſtice, pour vous venger de ſon inſolence.

ANSELME.

Ce n'eſt pas mon deſſein de me faire épouſer par force, & de rien prétendre à un cœur qui ſe ſeroit donné; mais, pour vos intérêts, je ſuis prêt à les embraſſer ainſi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monſieur, qui eſt un honnête commiſſaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de (*au commiſſaire, montrant Valere.*) ſon office. Chargez le, comme il le faut, Monſieur, & rendez les choſes bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la paſſion que j'ai pour votre fille, & le ſupplice où vous croyez que je puiſſe être condamné pour notre engagement, lorſqu'on ſaura ce que je ſuis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'eſt plein que de ces larrons de nobleſſe, que de ces impoſteurs, qui tirent avantage de leur obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez ici plus que vous ne penſez; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples eſt connu, & qui peut aiſément voir clair dans l'hiſtoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne ſuis point homme à rien craindre; & ſi Naples vous eſt connu, vous ſavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le ſais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie ni de Dom Thomas, ni de Dom Martin.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées, en ſouffle une.*)

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir; & ne prétendez pas vous ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture; & je n'avance rien, qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi? Vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci?

VALERE.

Oui, je l'oſe; & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous parlez, périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les deſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALERE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon fils âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol, & que ce fils ſauvé eſt celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaiſſeau; touché de ma ſi-

tune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme ſon propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai ſû depuis peu que mon pere n'étoit point mort ; comme je l'avois toujours crû ; que, paſſant ici pour l'aller chercher, une aventure par le ciel concertée, me fit voir la charmante Eliſe ; que cette vûe me rendit eſclave de ſes beautés, & que la violence de mon amour, & les ſévérités de ſon pere, me firent prendre la réſolution de m'introduire dans ſon logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore autres que vos paroles, nous peuvent aſſurer que ce ne ſoit point une fable que vous ayez bâtie ſur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine Eſpagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un braſſelet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domeſtique qui ſe ſauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas, à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'impoſez point ; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

VALERE.

Vous, ma ſœur !

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt émû dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des diſgraces de notre famille. Le ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage ; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté ; & ce furent des corſaires qui nous recueillirent ma mere & moi ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des

nouvelles de notre pere. Nous paſſâmes à Gênes, où ma mere alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée; & de-là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vécu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

O ciel! Quels ſont les traits de ta puiſſance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous êtes notre pere?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je ſuis Dom Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de ſeize ans, ſe préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & ſage perſonne, la conſolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; & ayant ſû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me ſuis habitué ici, où, ſous le nom d'Anſelme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a cauſé tant de traverſes.

HARPAGON *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prens à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maîtres Jacques.

VALERE *à M. Jacques.*

C'eſt toi qui le dis ?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monſieur le commiſſaire qui a reçu ſa dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche ?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, M. JACQUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

NE vous tourmentez point, mon pere, & n'accuſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; & je viens ici pour vous dire que, ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il ?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en un lieu dont je répons ; & tout ne dépend que de moi. C'eſt à

vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de sa mere, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cleante.*

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce
(montrant Valere.)
consentement ; & que le ciel, avec un frere que vous
(montrant Anselme.)
voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils, plûtôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre ; & consentez, ainsi que moi, à ce double hymenée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez saine & entiere.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiette point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais je ne prétens pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant M. Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas, comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joie à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chere cassette.

FIN.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche payſan, mari d'Angelique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de M. de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'Angelique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angelique.

CLAUDINE, ſuivante d'Angelique.

LUBIN, payſan, ſervant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La ſcene eſt devant la maiſon de George Dandin, à la campagne.

GEORGE

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH, qu'une femme Demoiſelle eſt une étrange affaire, & que mon mariage eſt une leçon bien parlante à tous les payſans qui veulent s'élever au-deſſus de leur condition ; & s'allier, comme j'ai fait, à la maiſon d'un gentilhomme ! La nobleſſe de ſoi eſt bonne, c'eſt une choſe conſidérable aſſurément ; mais elle eſt accompagnée de tant de mauvaiſes circonſtances, qu'il eſt très-bon de ne s'y point frotter. Je ſuis devenu là-deſſus ſavant à mes dépens, & connois le ſtyle des nobles, lorſ-

qu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font eſt petite avec nos perſonnes, c'eſt notre bien ſeul qu'ils épouſent; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je ſuis, de m'allier en bonne & franche payſannerie, que de prendre une femme qui ſe tient au-deſſus de moi, s'offenſe de porter mon nom; & penſe qu'avec tout mon bien, je n'ai pas aſſez acheté la qualité de ſon mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une ſottiſe la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant ſortir Lubin de chez lui.*

QUe diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il ſe doute de quelque choſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais! Il a grand'peine à ſaluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû ſortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois?

LUBIN.

Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû ſortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'eſt que je viens de parler à la maîtreſſe du logis, de la part d'un certain Monſieur qui lui fait les doux yeux; & il ne faut pas qu'on ſache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raiſon. On m'a enchargé de prendre garde que perſonne ne me vît; & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je ſuis bien-aiſe de faire les choſes ſecrettement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme; & il feroit le diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Aſſurément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUBIN.

C'eſt le Seigneur de notre pays, Monſieur le vicomte de choſe... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monſieur Cli.... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure?..

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'eſt pour cela que depuis peu ce Damoiſeau poli s'eſt venu loger contre moi; j'avois bon néz ſans doute, & ſon voiſinage déjà m'avoit donné quelque ſoupçon.

LUBIN.

Teſtigué, c'eſt le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire ſeulement à la femme qu'il eſt amoureux d'elle, & qu'il ſouhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une ſi grande fatigue pour me payer ſi bien; & ce qu'eſt, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix ſols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, avez-vous fait votre meſſage?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à ſa maîtreſſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de ſervante!

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là eſt tout-à-fait jolie; elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne ſoyons mariés enſemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponſe a fait la maîtreſſe à ce Monſieur le courtiſan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne ſais ſi je me ſouviendrai bien de tout cela, qu'elle lui eſt tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cauſe de ſon mari qui eſt fantaſque, il garde d'en rien faire paroître; & qu'il faudra ſonger à chercher quelque invention pour ſe pouvoir entretenir tous deux,

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme !

LUBIN.

Teſtiguienne, cela ſera drôle ; car le mari ne ſe doutera point de la manigance, voilà ce qui eſt de bon ; & il aura un pied de nez avec ſa jalouſie. Eſt-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela eſt vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche couſue au moins. Gardez bien le ſecret afin que le mari ne le ſache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire ſemblant de rien. Je ſuis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

HÉ bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'eſt d'avoir voulu épouſer une Demoiſelle. L'on vous accommode de toutes pieces, ſans que vous puiſſiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laiſſe du moins à l'honneur d'un mari liberté de reſſentiment ; &, ſi c'étoit une payſanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la juſtice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la nobleſſe, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah, j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des ſoufflets ! Quoi ! Ecouter impudemment l'a-

mour d'un Damoiſeau, & y promettre en même temps de la correſpondance ! Morbleu, je ne veux point laiſſer paſſer une occaſion de la ſorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere ; & les rendre témoins, à telle fin que de raiſon, des ſujets de chagrin & de reſſentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

QU'eſt-ce, mon gendre, vous me paroiſſez tout troublé ?

GEORGE DANDIN.

Auſſi en ai-je du ſujet, & . . .

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas ſaluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'eſt que j'ai d'autres choſes en tête ; & . . .

Madame DE SOTENVILLE.

Encore ? Eſt-il poſſible, notre gendre, que vous ſachiez ſi peu votre monde ; & qu'il n'y ait pas moyen de vous inſtruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les perſonnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Madame DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle-mere, & ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Madame DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, & j'ai fû montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de ...

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

GEORGE

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monſieur tout court, & non plus Monſieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne . . .

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez auſſi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment, ma femme n'eſt pas ma femme?

Madame DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle eſt votre femme; mais il ne vous eſt pas permis de l'appeller ainſi, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi vous aviez épouſé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin, où t'es-tu fourré?

(*haut.*)

Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & ſouffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre ſoit la tyrannie

(*à M. de Sotenville.*)

de toutes ces hiſtoires-là. Je vous dis donc que je ſuis mal ſatisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE.

Et la raiſon, mon gendre?

Madame DE SOTENVILLE.

Quoi, parler ainſi d'une choſe dont vous avez tiré de ſi grands avantages!

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puiſque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaiſe pour vous; car, ſans moi, vos affaires, avec votre permiſſion, étoient fort délabrées, & mon argent a ſervi à reboucher d'aſſez bons trous; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de, George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre de Monſieur de la Dandiniere?

M. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maiſon de Sotenville?

Madame DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être iſſue, maiſon où le ventre ennoblit, & qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentils-hommes?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui eſt bien, mes enfans ſeront gentils-hommes; mais je ſerai coca, moi, ſi l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choſes qui ſont contre l'honneur.

Madame DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille eſt d'une race trop pleine de vertu, pour ſe porter jamais à faire aucune choſe dont l'honnêteté ſoit bleſſée; &, de la maiſon de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maiſon de Sotenville, on n'a jamais vû de coquette; & la bravoure n'y eſt pas plus héréditaire aux mâles, que la chaſteté aux femelles.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtreſſe d'un duc & pair, gouverneur de notre province.

M. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Matburine de Sotenville, qui refuſa

vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'eſt pas ſi difficile que cela; & elle s'eſt apprivoiſée depuis qu'elle eſt chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne ſommes point gens à la ſupporter dans de mauvaiſes actions & nous ſerons les premiers, ſa mere & moi, à vous en faire la juſtice.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie ſur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la ſévérité poſſible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il y a ici un certain courtiſan, que vous avez vû, qui eſt amoureux d'elle à ma barbe; & qui lui a fait faire des proteſtations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de la mere.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui paſſerois mon épée au-travers du corps, à elle & au galant, ſi elle avoit forfait a ſon honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui ſe paſſe, pour vous faire mes plaintes; & je vous demande raiſon de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux; & je ſuis homme pour ſerrer le bouton à qui que ce puiſſe être. Mais êtes-vous bien ſûr auſſi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné?

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je sache, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

M. DE SOTENVILLE.

Mon nom eſt connu à la cour ; & j'eus l'honneur, dans ma jeuneſſe, de me ſignaler, des premiers, à l'arriere-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

M. DE SOTENVILLE.

Monſieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'aſſiſter, en perſonne, au grand ſiége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en ſuis ravi.

M. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut ſi conſidéré, en ſon temps, que d'avoir permiſſion de vendre tout ſon bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monſieur, que vous aimiez & pourſuiviez une jeune perſonne, qui eſt ma fille, (*montrant George Dandin.*) pour laquelle je m'intéreſſe, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui, moi?

M. DE SOTENVILLE.

Oui ; & je ſuis bien-aiſe de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciſſement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médiſance ! Qui vous a dit cela, Monſieur ?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien ſavoir,

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti, Je ſuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monſieur, d'une action auſſi lâche que celle-là ? Moi aimer une jeune & belle perſonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monſieur le Baron de Sotenville ! Je vous révere trop pour cela, & ſuis trop votre ſerviteur. Quiconque vous l'a dit eſt un ſot.

M. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi ?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraud.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE,

Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoutenue. Cela eſt vrai.

CLITANDRE.

Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui ?...

M. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; &, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE.

POur ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe ! J'amene ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous?

ANGELIQUE.

Moi ? Hé, comment lui aurois-je dit ? Eſt ce que cela eſt ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans; eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades, à m'écrire ſecrettement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le temps que je ſortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçû comme il faut.

CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'eſt pas néceſſaire de me faire tant de leçons, & de vous tant ſcandaliſer. Qui vous dit que je ſonge à vous aimer ?

ANGELIQUE.

Que ſais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous ſavez ſi je vous ai parlé d'amour, lorſque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous aſſure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne ſuis point homme à donner du chagrin aux belles ; & que je vous reſpecte trop, & vous, & Meſſieurs vos parens, pour avoir la penſée d'être amoureux de vous.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

M. DE SOTENVILLE.

Vous voilà ſatisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce ſont-là des contes à dormir debout, que je ſais bien ce que je fais ; & que, tantôt, puiſqu'il faut parler net, elle a reçû une ambaſſade de ſa part.

ANGELIQUE.

Moi ? J'ai reçû une ambaſſade ?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambaſſade ?

ANGELIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fauſſeté.

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, carogne que vous êtes. Je ſais de vos nouvelles ; & c'eſt vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui, moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la ſucrée.

CLAUDINE.

Hélas, que le monde aujourd'hui eſt rempli de méchanceté, de m'aller ſoupçonner ainſi, moi qui ſuis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, bonne piece. Vous faites la ſournoiſe, mais je vous connois il y a long-tems; & vous êtes une deſſalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, eſt-ce que ...

GEORGE DANDIN.

Taiſez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchere de tous les autres, & vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'eſt une impoſture ſi grande, & qui me touche ſi fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela eſt bien horrible, d'être accuſée par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas, ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui!

CLAUDINE.

Aſſurément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer; & plût au ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre! Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

ALlez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; &, ſi j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas.

(*à Clitandre.*)

Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dit, ce ſera bien employé; & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déjà taxée.

(*Claudine ſort.*)

M. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Madame DE SOTENVILLE.

Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien née, & prenez garde deſormais à ne plus faire de pareilles bévûes.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorſque j'ai raiſon.

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à M. de Sotenville.*

MOnſieur, vous voyez comme j'ai été fauſſement accuſé, vous êtes homme qui ſavez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raiſon de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE.

Cela eſt juſte, & c'eſt l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites ſatisfaction à Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, ſatisfaction?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, cela ſe doit dans les regles, pour l'avoir à tort accuſé.

GEORGE DANDIN,

C'eſt une choſe, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accuſé; & je ſais bien ce que j'en penſe.

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque penſée qui vous puiſſe reſter, il a nié, c'eſt ſatisfaire les perſonnes; & l'on n'a nul droit de ſe plaindre de tout homme qui ſe dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, ſi je le trouvois couché avec ma femme, il en ſeroit quitte pour ſe dédire.

M. DE SOTENVILLE.

Point de raiſonnement. Faites-lui les excuſes que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi? Je lui ferai encore des excuſes après . . .

M. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puiſque c'eſt moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne ſaurois . . .

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la biſe; je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laiſſez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin!

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; Monſieur eſt gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part le bonnet à la main.*

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monſieur,

GEORGE DANDIN.

Monſieur,

M. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

(*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*) Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon

M. DE SOTENVILLE.

Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaiſes penſées que j'ai eues de vous;

M. DE SOTENVILLE.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

GEORGE DANDIN.

C'eſt que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire.

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

M. DE SOTENVILLE.

Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je ſois ſerviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah !

CLITANDRE.

Il ſuffit, Monſieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je ſuis votre ſerviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je ſuis votre ſerviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur, & je ne ſonge plus à ce qui s'eſt paſſé.

(*à M. de Sotenville.*)

Pour vous, Monſieur, je vous donne le bon jour, & ſuis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baiſe les mains ; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertiſſement de courre un lievre.

CLITANDRE.

C'eſt trop de graces que vous me faites.

(*Clitandre ſort.*)

M. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouſſer les choſes. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne ſouffrira point que l'on vous faſſe aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH, que je.... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut, vous avez justement ce que vous méritez. Allons Il s'agit seulement de detabuser le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment, ce Monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autrefois, je ſerai plus fin ; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il ſera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN.

Tourne un peu ton viſage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'eſt-ce ?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi ?

LUBIN.

Hé, là, ne ſais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puiſque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me ſens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouïs.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari; & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & si sûr de ma chasteté, qu'il me vît, sans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal; & ce sont souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; & il en est, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement; & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, nous verrons.

LUBIN,

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laiſſe-moi-là, te dis-je, je n'entens pas railleries.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE *repouſſant Lubin.*

Hai!

LUBIN.

Ah, que tu es rude à pauvres gens! Fi, que cela eſt malhonnête de refuſer les perſonnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te careſſe? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai ſur le néz.

LUBIN.

Oh! La farouche! La ſauvage! Fi, pouas, la vilaine qui eſt cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes rrop.

LUBIN.

Qu'eſt-ce que cela te coûteroit de me laiſſer faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiſer ſeulement, en rabattant ſur notre mariage.

CLAUDINE.

Je ſuis votre ſervante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, ſur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monſieur le vicomte que j'aurai ſoin de rendre ſon billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudaniere.

CLAUDINE.

Le mot eſt amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *ſeule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtreſſe.... Mais la voici avec ſon mari, éloignons-nous; & attendons qu'elle ſoit ſeule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

NOn, non, on ne m'abuſe point avec tant de facilité, & je ne ſuis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait eſt véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne penſe, & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part dans le fond du théatre.*

AH, la voilà; mais le mari eſt avec elle.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Au-travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de reſpect que vous avez pour le nœud qui nous joint.

(*Clitandre & Angelique ſe ſaluent.*)

Mon Dieu! Laiſſez-là votre révérence; ce n'eſt pas de ces ſortes de reſpects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je ſais votre penſée, & connois....

(*Clitandre & Angelique ſe ſaluent encore.*)

Encore? Ah, ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cauſe de votre nobleſſe, vous me tenez fort au-deſſous de vous; & le reſpect que je vous veux dire, ne regarde point ma perſonne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds auſſi vénérables que le ſont ceux du mariage.

(*Angelique fait ſigne à Clitandre.*)

Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de ſottiſes.

ANGELIQUE.

Qui ſonge à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage eſt une chaîne, à laquelle

on doit porter toute ſorte de reſpect ; & que c'eſt fort mal fait à vous d'en uſer comme vous faites.

(*Angelique fait ſigne de la tête à Clitandre.*)

Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moi ? Je ne ſais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le ſais fort bien, moi ; & vos mépris me ſont connus. Si je ne ſuis pas né noble, au moins ſuis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derriere Angelique, ſans être apperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *ſans voir Clitandre.*

Hé ?

ANGELIQUE.

Quoi ? Je ne dis mot,

(*George Dandin tourne autour de ſa femme, & Clitandre ſe retire, en faiſant une grande révérence à George Dandin.*)

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien, eſt-ce ma faute ? Que voulez vous que j'y faſſe ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y faſſiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à ſon mari. Quoi qu'on en puiſſe dire, les galans n'obſedent jamais que quand on le

veut bien ; il y a un certain air doucereux qui les attire, ainſi que le miel fait les mouches ; & les honnêtes femmes ont des manieres qui les ſavent chaſſer d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chaſſer ? Et par quelle raiſon ? Je ne me ſcandaliſe point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaiſir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel perſonnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGELIQUE.

Le perſonnage d'un honnête homme, qui eſt bien-aiſe de voir ſa femme conſidérée.

GEORGE DANDIN.

Je ſuis votre valet. Ce n'eſt pas là mon compte, & les Dandins ne ſont point accoûtumés à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoûtumeront, s'ils veulent ; car, pour moi, je vous déclare que mon deſſein n'eſt pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? Parce qu'un homme s'aviſe de nous épouſer, il faut d'abord que toutes choſes ſoient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans ? C'eſt une choſe merveilleuſe que cette tyrannie de Meſſieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on ſoit morte à tous les divertiſſemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir ſi jeune.

GEORGE DANDIN.

C'eſt ainſi que vous ſatisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGELIQUE.

Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon conſentement, & ſi je vouloig

bien de vous ? Vous n'avez conſulté pour cela que mon pere & ma mere ; ce ſont eux, proprement, qui vous ont épouſé ; & c'eſt pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez priſe ſans conſulter mes ſentimens, je prétens n'être point obligée à me ſoumettre en eſclave à vos volontés ; & je veux jouïr, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeuneſſe, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & goûter le plaiſir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition ; & rendez graces au ciel de ce que je ne ſuis pas capable de quelque choſe de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ? C'eſt ainſi que vous le prenez ? Je ſuis votre mari, & je vous dis que je n'entens pas celà.

ANGELIQUE.

Moi, je ſuis votre femme, & je vous dis que je l'entens.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout ſon viſage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de ſa vie aux diſeurs de fleurettes. Ah ! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous ſavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah, Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province ?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRaiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens ; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

(*Il fouille dans sa poche.*)

CLAUDINE.

Hé ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ;

& je vous rens ſervice, parce que vous le méritez, & que je me ſens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te ſuis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puiſque nous ſerons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde auſſi-bien que le baiſer.

CLITANDRE *à Claudine.*

Di-moi, as tu rendu mon billet à ta belle maîtreſſe?

CLAUDINE.

Oui. Elle eſt allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puiſſe entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à riſquer?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'eſt pas au logis; &, puis, ce n'eſt pas lui qu'elle a le plus à ménager; c'eſt ſon pere & ſa mere; & pourvû qu'ils ſoient prévenus, tout le reſte n'eſt pas à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *ſeul.*

Teſtiguenne, que j'aurai-là une habile femme! Elle a de l'eſprit comme quatre.

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*

VOici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût ſe réſoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN.

Ah, vous voilà, Monſieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un cauſeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en ſecret.

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cauſe qu'il a fait du vacarme. Je ſuis bien-aiſe de ſavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui ſe paſſe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne ſaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment; qu'eſt-ce qui ſe paſſe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'eſt que d'avoir cauſé; vous n'en tâterez plus, & je vous laiſſe ſur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'eſt pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque ſot. Je vous voir venir.

GEORGE DANDIN.

C'eſt autre choſe. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous diſſe que Monſieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez ſa maîtreſſe. Mais je ne ſuis pas ſi bête.

GEORGE DANDIN.

De grace . . . .

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai . . .

LUBIN.

Tarare.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE n'ai pû me ſervir, avec cet innocent, de la penſée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui eſt échappé ſeroit la même choſe; &, ſi le galant eſt chez moi, ce ſeroit pour avoir raiſon aux yeux du

pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'eſt que je ne ſais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; &, quelque choſe que je puiſſe voir, moi-même, de mon dèshonneur, je n'en ſerai point crû à mon ſerment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, ſans être ſûr de trouver chez moi le galant, ce ſera la même choſe; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y eſt encore? (*Après avoir été regarder par le trou de la ſerrure.*) Ah, ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le ſort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'aventure, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois beſoin.

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté ſur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon deshonneur eſt ſi clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-deſſus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y ſuis; & jamais je n'eus tant de ſujet d'y être.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous laſſez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me laſſe fort d'être pris pour dupe.

Madame DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos penſées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me deshonore.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offenſans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Madame DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épouſé une Demoiſelle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en ſouviens aſſez, & ne m'en ſouviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en ſouvenez, ſongez donc à parler d'elle avec plus de reſpect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne ſonge-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement? Quoi, parce qu'elle eſt Demoiſelle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, ſans que j'oſe ſouffler?

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'eſt défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, ſi je vous fais voir maintenant que le galant eſt avec elle?

Madame DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maiſon.

M. DE SOTENVILLE.

Dans votre maiſon?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maiſon.

Madame DE SOTENVILLE.

Si cela eſt, nous ſerons pour vous contr'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous eſt plus cher que toute choſe; &, ſi vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre ſang, & l'abandonnerons à votre colere.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me ſuivre.

Madame DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu; vous allez voir! (*montrant Clitandre qui ſort avec Angélique.*) Tenez. Ai-je menti?

SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du théatre.*

ANGELIQUE *à Clitandre.*

ADieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici; & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à M. & à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derriere; & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah, Madame, tout est perdu! Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah, ciel!

ANGELIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux. (*haut à Clitandre.*) Quoi, vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter; j'en témoi-

gne mon dépit, & m'explique à vous clairement en préſence de tout le monde ; vous niez hautement la choſe, & me donnez parole de n'avoir aucune penſée de m'offenſer, & cependant, le même jour, vous prenez la hardieſſe de venir chez moi me rendre viſite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent ſots contes, pour me perſuader de répondre à vos extravagances, comme ſi j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enſeignée ? Si mon pere ſavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entrepriſes ; mais une honnête femme n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire ;

(*après avoir fait ſigne à Claudine d'apporter un bâton.*)

& je veux vous montrer, que toute femme que je ſuis, j'ai aſſez de courage pour me venger moi-même des offenſes que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'eſt pas d'un gentilhomme ; & ce n'eſt pas en gentilhomme auſſi que je veux vous traiter.

(*Angélique prend le bâton, & le leve ſur Clitandre, qui ſe range de façon que les coups tombent ſur George Dandin.*)

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*

Ah, ah, ah, ah, ah, doucement !

SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

FOrt, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faiſant ſemblant de parler à Clitandre.*
S'il vous demeure quelque choſe ſur le cœur, je ſuis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE *faiſant l'étonnée.*
Ah, mon pere, vous êtes-là?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je vois qu'en ſageſſe & en courage tu te montres un digne rejetton de la maiſon de Sotenville. Vien-çà, approche-toi que je t'embraſſe.

Madame DE SOTENVILLE.

Embraſſe-moi auſſi, ma fille. Las, je pleure de joie, & reconnois mon ſang aux choſes que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure eſt pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juſte ſujet de vous allarmer; mais vos ſoupçons ſe trouvent diſſipés le plus avantageuſement du monde.

Madame DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir ; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtresse !

M. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir ; & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille ?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me point voir obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raison d'être en colere. C'est une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate !

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

C'Eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt ; & cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes, de votre emportement.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoûtumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos deſordres finis, & des tranſports de joie que vous doit donner ſa conduite.

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

JE ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'eſt rien vû d'égal à ma diſgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la ſubtile adreſſe de ma carogne de femme pour ſe donner toujours raiſon, & me faire avoir tort. Eſt-il poſſible que toujours j'aurai du deſſous avec elle, que les apparences tou-

jours tourneront contre moi ; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O ciel, seconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément ; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'eſt une grande queſtion, & qui eſt difficile, Tu es curieux, Lubin?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été ſonger à des choſes où on n'a jamais ſongé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'eſprit ſubtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela eſt vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aye appris; &, voyant l'autre jour écrit ſur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

CLITANDRE.

Cela eſt admirable! Tu ſais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je ſai lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais ſû apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

(*après avoir frappé dans ſes mains.*)

Nous voici contre la maiſon. C'eſt le ſignal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'eſt une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Auſſi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monſieur, je vous ſuis....

CLITANDRE.

Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Claudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laiſſe la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui eſt fait.

(*Scene de nuit. Les acteurs ſe cherchent les uns les autres, dans l'obſcurité.*)

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce ſont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGELIQUE *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour* Claudine.

Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'eſt-ce?

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*

Ah, Madame, que j'ai de joie !

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*

Claudine, ma pauvre Claudine !

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, Monsieur.

ANGELIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, Madame ?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGELIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

Angélique, Clitandre, & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théatre.)

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où est-ce que tu es ?

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE, & CLAUDINE, *assis au fond du théatre*, GEORGE DANDIN *à moitié deshabillé*, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'Ai entendu descendre ma femme, & je me suis vîte habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN *cherchant Claudine.*

(*prenant George Dandin pour Claudine.*) Où es-tu donc, Claudine? Ah, te voilà. Par ma foi, son maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne sait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah, que cela est doux; il me semble que je mange des confitures!

(*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*)

Tu-Dieu, comme vous y allez? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Perſonne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, & me laiſſe informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, ſans tarder, j'envoie appeller ſon pere & ſa mere, & que cette aventure me ſerve à me faire ſéparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, *avec* CLAUDINE & LUBIN *aſſis au fond du theatre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici-bas

COLIN *ſautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, Monſieur.

(*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu ſa voix, Colin paſſe de l'autre, & s'endort.*)

GEORGE DANDIN *ſe tournant du côté où il croit qu'eſt Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau pere, & ma belle-mere, & di que je les prie très-inſtamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hé? Colin, Colin.

COLIN

COLIN *de l'autre côté, ſe réveillant.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu ?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peſte ſoit du marouſle, qui s'éloigne de moi.

(*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin eſt reſté, Colin, à moitié endormi, paſſe de l'autre, & ſe rendort.*)

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de ſe rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien ? Répons. Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, ſe réveillant.*

Monſieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi.

(*Ils ſe rencontrent, & tombent tous deux.*)

Ah, le traître ! Il m'a eſtropié. Où eſt ce que tu es ? Approche que je te donne mille coups. Je penſe qu'il me fuit.

COLIN.

Aſſurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Aſſurément ?

GEORGE DANDIN.

(*à Colin qu'il tient par le bras.*)

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai beſoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de ſe rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur dis que c'eſt pour une affaire de la derniere conſéquence; &, s'ils faiſoient quelque difficulté, à cauſe de l'heure, ne manque pas de les preſſer, & de leur bien faire entendre qu'il eſt très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils ſoient. Tu m'entens bien maintenant.

COLIN.

Oui, Monſieur.

GEORGE DANDIN.

(*ſe croyant ſeul.*)

Va vîte, & reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maiſon, attendant que... Mais j'entens quelqu'un. Ne ſeroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me ſerve de l'obſcurité qu'il fait.

(*George Dandin ſe range près la porte de ſa maiſon.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Adieu. Il eſt temps de ſe retirer.

CLITANDRE.

Quoi, ſi-tôt?

ANGELIQUE.

Nous nous ſommes aſſez entretenus

CLITANDRE.

Ah, Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas, de quel coup me percez-vous l'ame, lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant!

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, & les privileges qu'ont les maris, sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude, & pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, & l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah, qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait, d'une personne comme vous, avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris; voilà comme on vous traite!

CLITANDRE.

Vous méritez, sans doute, une toute autre destinée; & le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plût au ciel, fût-elle la tienne; tu changerois bien de langage! Rentrons, c'en est assez,

(George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.)

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

MAdame, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie autant.

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

Rentrons ſans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'eſt fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le paſſe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en-dedans, & je ne ſais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

Colin, Colin? Ah, je vous y prens donc, Madame, ma femme; & vous faites des *eſcampativos* pendant que je dors. Je ſuis bien-aiſe de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il eſt.

ANGELIQUE.

Hé bien? Quel grand mal eſt-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure eſt bonne à prendre le frais. C'eſt bien plûtôt le chaud, Madame la coquine; & nous ſavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma conſolation, c'eſt que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, & du déreglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGELIQUE *à part.*

Ah ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Juſque ici vous avez joué mes accuſations, ébloui vos parens, & plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir & beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon; mais, à cette fois Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confondue.

ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle-heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte

ſpécieux de pelerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

ANGELIQUE.

Non. Mon intention n'eſt pas de vous rien déguiſer. Je ne prétens point me défendre, ni vous nier les choſes, puiſque vous les ſavez.

GEORGE DANDIN.

C'eſt que vous voyez bien que tous les moyens vous en ſont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne ſauriez inventer d'excuſe, qu'il ne me ſoit facile de convaincre de fauſſeté.

ANGELIQUE.

Oui, je confeſſe que j'ai tort, & que vous avez ſujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'expoſer point maintenant à la mauvaiſe humeur de mes parens, & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baiſe les mains.

ANGELIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari. Je ſuis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous ſentez priſe. Je ſuis bien-aiſe de cela; & vous ne vous êtiez jamais aviſée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun ſujet de déplaiſir; & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'eſt rien. Je ne veux point perdre cette aventure; & il m'importe qu'on ſoit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laiſſez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGELIQUE.

Il eſt vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre reſſentiment eſt juſte, que j'ai pris le temps de ſortir pendant que vous dormiez; & que cette ſortie eſt un rendez-vous que j'avois donné à la perſonne que vous dites. Mais enfin ce ſont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune perſonne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, ſans y penſer de mal, & qui, ſans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce ſont de ces choſes qui ont beſoin qu'on les croie pieuſement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuſer par là d'être coupable envers vous, & je vous prie ſeulement d'oublier une offenſe dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaiſir que me pourroient cauſer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreuſement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir me gagnera entierement; elle touchera tout-à-fait mon cœur, & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle ſera cauſe que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir deſormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ſerez ſatisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah, crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je ſuis inexorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on ſoit détrompé de vous, & que votre confuſion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, ſi vous me réduiſez au deſeſpoir, je vous avertis qu'une femme en cet état eſt capable de tout, & que je ferai quelque choſe ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur ſe portera juſqu'aux extrêmes réſolutions; &, de ce couteau que voici, je me tuerai ſur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On ſait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorſqu'on me trouvera morte, il n'y aura perſonne qui mette en doute que ce ne ſoit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne ſont pas gens, aſſurément, à laiſſer cette mort impunie, & ils en feront, ſur votre perſonne, toute la punition que leur pourront offrir & les pourſuites de la juſtice, & la chaleur de leur reſſentiment. C'eſt par là que je trouverai moyen de

me venger de vous, & je ne ſuis pas la premiere qui ait ſû recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de ſe donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pouſſer à la derniere extrémité.

GEORGE DANDIN,

Je ſuis votre valet. On ne s'aviſe plus de ſe tuer ſoi-même; & la mode en eſt paſſée il y a long tems.

ANGELIQUE.

C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr; &, ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir juſque où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au deſeſpoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'eſt pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera ſi je me moque.

(*Après avoir fait ſemblant de ſe tuer.*)

Ah, c'en eſt fait! Faſſe le ciel que ma mort ſoit vengée comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais! Seroit-elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE *à Claudine.*

SORT. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maiſon, au moment que George Dandin en ſort, & fermant la porte en-dedans,* GEORGE DANDIN *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

LA méchanceté d'une femme iroit-elle bien juſques-là ?

(*ſeul, après avoir regardé par-tout.*)

Il n'y a perſonne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'eſt retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prieres, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ſes affaires encore plus mauvaiſes ; & le pere & la mere qui vont venir, en verront mieux ſon crime.

(*après avoir été à la porte de ſa maiſon pour rentrer.*)

Ah, ah ! La porte s'eſt fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promptement.

SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

COmment ! C'eſt toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Eſt-il l'heure de revenir chez ſoi, quand le jour eſt prêt de paroître, & cette maniere de vie eſt-elle celle que doit ſuivre un honnête mari ?

CLAUDINE.

Cela eſt-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laiſſer ainſi toute ſeule une pauvre jeune femme dans la maiſon ?

GEORGE DANDIN.

Comment ! Vous avez . . .

ANGELIQUE.

Va, va, traître, je ſuis laſſe de tes déportemens ; & je veux m'en plaindre, ſans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! C'eſt ainſi que vous oſez . . .

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE *en deshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne*, ANGELIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à M. & Madame de Sotenville.*

APprochez, de grace, & venez me faire raiſon de l'inſolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalouſie ont troublé, de telle ſorte, la cervelle, qu'il ne ſait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, ſi vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me ſuis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il eſt allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maiſon, & que nous étions dehors; & c'eſt une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'eſt-ce à dire cela?

Madame DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuſe impudence que de nous envoyer quérir,

GEORGE DANDIN.

Jamais....

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus ſouffrir un mari de la ſorte, ma patience eſt pouſſée à bout; & il vient de me dire cent paroles injurieuſes.

M. DE SOTENVILLE *à George Danäin.*

Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'eſt une conſcience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on?....

M. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laiſſez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je deſeſpere.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne penſe pas qu'on puiſſe durer contre lui; l'odeur du vin qu'il ſouffle eſt montée juſqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monſieur, mon beau-pere, je vous conjure...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

Madame DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine eſt empeſtée.

GEORGE DANDIN *à M. de Sotenville.*

Souffrez que je vous...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous ſouffrir.

GEORGE DANDIN *à Madame de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que...

Madame DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE *à Georges Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'Atteſte le ciel, que j'étois dans la maiſon, & que...

M. DE SOTENVILLE.

Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi...

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, & ſongez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon ; & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! Je...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, ſi vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'eſt de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin !

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTENVILLE.

ALlons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon pere, il m'eſt impoſſible de m'y réſoudre ; & je vous prie de me ſéparer d'un mari avec lequel je ne ſaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y réſiſter ?

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de ſemblables ſéparations ne ſe font point ſans grand ſcandale ; & vous devez vous montrer plus ſage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon pere, c'eſt une choſe où je ne puis conſentir.

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'eſt moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur !

ANGELIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton !

M. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien ; & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE.

(à George Dandin.)

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, & ſans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

(à part.) *(à M. de Sotenville.)*

O ciel ! Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

M. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

(*à part.*)

L'extravagance que j'ai faite de vous épouſer.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & ſachez que c'eſt ici la derniere de vos impertinences que nous ſouffrirons.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le reſpect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle ſort.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu.

(*à George Dandin.*)

Rentrez chez vous, & ſongez bien à être ſage.

(*à Madame de Sotenville.*)

Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *ſeul.*

AH! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remede. Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiere.

FIN.

AVERTISSEMENT.

LA comédie de George Dandin parut pour la premiere fois devant le Roi en 1668, & faiſoit une des principales parties de la Fête que Sa Majeſté donna à Verſailles le 18 Juillet de cette année 1 Elle y fut repréſentée avec des intermedes qui ſont une eſpece de comédie en vers, mêlée de muſique & de danſes, qu'on avoit, en quelque ſorte, liée au ſujet principal.

En faiſant imprimer ces intermedes, on a joint le détail de la Fête entiere, & on y a été autoriſé par celui qui nous a été conſervé dans toutes les éditions de Moliere, de la Fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être tranſmis à la poſterité.

FESTES DE VERSAILLES, *en 1668.*

LE Roi ayant accordé la paix aux inſtances de ſes alliés & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté ſans exemple, même dans le plus fort de ſes conquêtes, ne penſoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de ſon Royaume, lorſque pour réparer en quelque ſorte ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval pendant ſon

abſence, il réſolut de faire une Fête dans les jardins de Verſailles, où, parmi les plaiſirs que l'on trouve dans un ſéjour ſi délicieux, l'eſprit fut encore touché de ces beautés ſurprenantes & extraordinaires, dont ce grand Prince ſait ſi bien aſſaiſſonner tous ſes divertiſſemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie enſuite d'une collation, & après la comédie, le ſouper, qui fut ſuivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux ſur les perſonnes qu'il jugea les plus capables pour diſpoſer toutes les choſes propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la diſpoſition du lieu pouvoit, par ſa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maiſon eſt la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refuſées, Sa Majeſté leur ordonna de s'en ſervir le plus qu'ils pourroient à l'embelliſſement de ces lieux, & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette Fête le Duc de Crequy, comme premier Gentilhomme de la Chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie; le Maréchal de Belleſonds, comme premier Maître d'Hôtel du Roi, prit ſoin de la collation, du ſouper & de tout ce qui regardoit le ſervice des tables; & Monſieur Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit conſtruire & embellir les divers lieux deſtinés à ce divertiſſement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le ſieur Vigarani eut ordre de dreſſer le théatre pour la comédie, le ſieur Giſſey d'accommoder un endroit pour le ſouper, & le ſieur le Vau premier architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi, 18 jour de Juillet, le Roi étant parti de Saint-Germain vint dîner à Verſailles avec la Reine, Monſeigneur le Dauphin, Monſieur & Madame. Le reſte de la Cour, étant arrivé incontinent après

midi, trouva des officiers du Roi qui faiſoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les ſalles du château, où il y avoit en pluſieurs endroits des tables dreſſées, & de quoi ſe rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particulieres pour ſe repoſer.

Sur les ſix heures du ſoir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Geſvres, Capitaine de ſes Gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût perſonne qui ne prît part au divertiſſement, ſortit du château avec la Reine, & tout le reſte de la Cour, pour prendre le plaiſir de la promenade.

Quand leurs Majeſtés eurent fait le tour du grand parterre, elles deſcendirent dans celui de gazon qui eſt du côté de la grotte, où, après avoir conſidéré les fontaines qui les embelliſſent, elles s'arrêterent particulierement à regarder celle qui eſt au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de ſon baſſin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une fleche, ſemble vomir le ſang par la gueule, en pouſſant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie, & couvre tout le baſſin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours ſur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour ſe ſauver. Deux de ces Amours qui ſont en face du dragon, ſe cachent le viſage avec la main pour ne le pas voir, & ſur leur viſage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monſtre n'eſt pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours ſont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pouſſe en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majeſtés allerent enſuite chercher le frais dans ces boſquets ſi délicieux, où l'épaiſſeur des arbres empêche que le ſoleil ne ſe faſſe ſentir. Lorſqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une eſpece de labyrinthe, elles arriverent, après

pluſieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutiſſent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le baſſin eſt bordé de gazon. De ce baſſin ſortoient cinq tables en maniere de buffets, chargées de toutes les choſes qui peuvent compoſer une collation magnifique.

L'une de ces tables repréſentoit une montagne, où, dans pluſieurs eſpeces de cavernes, on voyoit diverſes ſortes de viandes froides, l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de maſſepains & pâtes ſucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures ſeches, une autre d'une infinité de vaſes remplis de toutes ſortes de liqueurs; & la derniere étoit compoſée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieuſement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choſes délicates, & diſpoſées d'une maniere toute nouvelle; leurs pieds & leurs doſſiers étoient environnés de feuillages mêlés de feſtons de fleurs, dont une partie étoit ſoutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouſe de mouſſe verte, qui s'avançoit dans le baſſin, & ſur laquelle on voyoit, dans de grands vaſes, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes eſpeces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faiſoit un bruit très-agréable; de ſorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il ſembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle ſortît une fontaine.

La paliſſade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit diſpoſée d'une maniere toute particuliere; le jardinier ayant employé ſon induſtrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier enſemble en diverſes façons, en avoit formé une eſpece d'architecture. Dans le mi-

lieu du couronnement, on voyoit un ſocle de verdure, ſur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vaſe rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & ſur le même ſocle, étoient deux autres vaſes de fleurs; &, en cet endroit, le haut de la paliſſade, venant doucement à s'arrondir en forme de globe, ſe terminoit aux deux extrémités, par deux autres vaſes auſſi remplis de fleurs.

Au lieu de ſiéges de gazon, il y avoit, tout au tour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la groſſeur & la bonté, étoient ſurprenantes pour la ſaiſon. Ces couches étoient faites d'une maniere toute extraordinaire; &, à bien conſiderer la beauté de ce lieu, l'on auroit pû dire, que les hommes n'auroient point eu de part à un ſi bel arrangement, mais que quelques divinités de ces bois auroient employé leurs ſoins pour l'embellir de la ſorte.

Comme il y a cinq allées qui ſe terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté de vingt-ſix arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & ſur des ſiéges de gazon, il y avoit de grands vaſes remplis de divers arbres chargés de leurs fruits. Dans la premiere de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La ſeconde étoit toute de bigarreautiers & de cerifiers mêlés enſemble. La troiſieme étoit bordée d'abricotiers & de pêchers. La quatrieme, de groſelliers de Hollande; &, dans la cinquieme, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes eſpeces. Tous ces arbres faiſoient un agréable objet à la vûe, à cauſe de leurs fruits, qui paroiſſoient encore davantage contre l'épaiſſeur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées; &, ſur les pilaſtres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi, compoſés de différentes fleurs; &, des deux côtés, pen-

doient des feſtons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades auſſi de verdure, avec leurs pilaſtres, d'un côté & d'autre; & tous ces pilaſtres étoient terminés par des vaſes remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui, ayant ſur le viſage toutes les marques de la joie, ſembloit prendre part à celle de toute l'aſſemblée. Le ſculpteur l'avoit diſpoſé dans une action qui faiſoit connoître qu'il étoit mis là, comme la divinité qui préſidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous ſembloient danſer, & témoigner le plaiſir qu'ils reſſentoient de ſe voir viſités par un ſi grand Monarque ſuivi d'une ſi belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faiſoient un effet admirable contre le verd de ces paliſſades.

Après que leurs Majeſtés eurent été quelque tems dans cet endroit ſi charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui ſuivoient; & la deſtruction d'un arrangement ſi beau, ſervit encore d'un divertiſſement agréable à toute la cour, par l'empreſſement & la confuſion de ceux qui démoliſſoient ces châteaux de maſſepains, & ces montagnes de confitures.

Au ſortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une caleche, la Reine dans ſa chaiſe, & tout le reſte de la cour dans leurs carroſſes, pourſuivirent leur promenade pour ſe rendre à la comédie, & paſſant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du baſſin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce baſſin eſt un quarré long finiſſant par deux demi-ronds. Sa longueur eſt de ſoixante toiſes ſur quarante de large. Dans ſon milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis enſemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaire.

A côté

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en ſont éloignées d'environ deux cens pas ; celle qui eſt à droite en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui eſt à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées ſont traverſées par une autre qui ſe termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés & celle qui les traverſe ont cinq toiſes de large ; mais, à l'endroit où elles ſe rencontrent, elles forment un grand eſpace qui a plus de treize toiſes en quarré. C'eſt dans cet endroit de l'allée du Roi, que le ſieur Vigarani avoit diſpoſé le lieu de la comédie. Le théatre qui avançoit un peu dans le quarré de la place, s'enfonçoit de dix toiſes dans l'allée qui monte vers le château, & laiſſoit pour la ſalle un eſpace de treize toiſes de face ſur neuf de large.

L'exhauſſement de ce ſalon étoit de trente pieds juſqu'à la corniche, d'où les côtés du plafond s'élevoient encore de huit pieds juſques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors ; &, par dedans, paré de riches tapiſſeries que le Sieur du Metz, intendant des meubles de la couronne, avoit pris ſoin de faire diſpoſer de la maniere la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafond pendoient trente-deux chandeliers de criſtal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la ſalle étoient pluſieurs ſiéges diſpoſés en amphithéatre, remplis de plus de douze cent perſonnes ; &, dans le parterre, il y avoit encore ſur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette ſalle étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théatre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théatre étoit de trente-ſix pieds, &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torſes de bronze & de lapis, environnées de branches & de feuilles de vignes d'or ; elles étoient poſées ſur des piédeſtaux de marbre, & portoient une grande corniche auſſi de marbre,

dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de trophées ; l'architecture étoit d'ordre Ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure ; celle qui étoit à droite représentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouïssent d'une paix heureuse & pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse & remplie de joie, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence surprirent toute la cour, & quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théâtre ; & alors les yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre thermes qui représentoient des Satyres. La partie d'en-bas de ces thermes, & ce qu'on appelle guaine étoit de jaspe, & le reste de bronze doré. Ces Satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs ; &, sur les piédestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes thermes, il y avoit de grands vases dotés aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtues de marbre blanc qui environnoient un long canal. Au bord de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal ; &, au-dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré, d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrés, & sur la même ligne où étoient rangés les thermes, il y avoit d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture

ruſtique. Chaque cabinet couvroit un grand baſſin de marbre ſoutenu ſur un piédeſtal de même matiere, & de ces baſſins ſortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers; &, à l'autre extrémité, on voyoit un ſuperbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques au travers deſquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord on vit ſur le théatre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes ſortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-ſix corbeilles qui furent ſervies à toute la cour par le maréchal de Bellefonds, & par pluſieurs Seigneurs, pendant que le Sieur de Launay, intendant des menus plaiſirs & affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le ſujet de la comédie & du ballet.

Bien que la piece qu'on repréſenta doive être conſidérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la néceſſité de ſatisfaire ſur le champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loiſir d'y apporter la derniere main, & d'en former les derniers traits, néanmoins il eſt certain qu'elle eſt compoſée de parties ſi diverſifiées & ſi agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guere paru ſur le théatre de plus capable de ſatisfaire tout enſemble l'oreille & les yeux des ſpectateurs. La proſe dont on s'eſt ſervi eſt un langage très-propre pour l'action qu'on repréſente; & les vers qui ſe chantent entre les actes de la comédie conviennent ſi bien au ſujet & expriment ſi tendrement les paſſions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il ſemble que ce ſoient deux comédies que l'on joue en même-tems, dont l'une ſoit en proſe & l'autre en vers, elles ſont pourtant ſi bien unies à un même ſujet qu'elles ne font qu'une même piece, & ne repréſentent qu'une ſeule action.

ACTEURS DES INTERMEDES
de la Comédie de George Dandin.

GEORGE DANDIN.
BERGERS danſans, déguiſés en valets de fête.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMENE, bergere chantante.
CLORIS, bergere chantante.
TIRCIS, berger chantant, amant de Climene.
PHILENE, berger chantant, amant de Cloris.
UNE BERGERE.
BATELIERS, danſans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHŒUR DE BERGERS, chantans.
BERGERS & BERGERES, danſans.
UN SATYRE, chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS, chantant.
CHŒUR DE SUIVANS DE BACCHUS, chantans.
CHŒUR DE SUIVANS DE L'AMOUR, chantans.
UN BERGER, chantant.
SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES, danſans.
SUIVANS DE L'AMOUR, danſans.

INTERMEDES
DE LA COMÉDIE
DE GEORGE DANDIN.

PREMIER INTERMEDE.
SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS *déguisés en valets de fête*, BERGERS *jouant de la flûte.*

PREMIERE ENTRÉE.

Quatre bergers déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.

Géorge Dandin, mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bien-tôt les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCENE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, ſur ſa muſette,
Chantoit dans nos bois;
Amour, que ſous ton empire
On ſouffre de maux cuiſans!
Je le puis bien dire,
Puiſque je le ſens.

CLORIS.

La jeune Liſette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement;
Amour, ſi, ſous ton empire,
Je ſouffre des maux cuiſans,
C'eſt de n'oſer dire
Tout ce que je ſens.

SCENE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.

CLORIS.

Laiſſe-nous en repos, Philene.

CLIMENE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah ! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter ?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que d'une flamme immortelle,
Mon cœur brûle ſous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'eſt pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi ! Veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime, & n'obtienne rien ?

CLORIS.

Non, ce n'eſt pas mon envie,
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climene.*

Le ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois ſont témoins.

CLIMENE.

C'eſt au ciel, puiſqu'il t'engage,
A te payer de tes ſoins.

PHILENE *à Cloris.*

C'eſt par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vûe.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah, belle Climene!

TIRCIS.

Ah, belle Cloris!

PHILENE *à Climene.*

Rens-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Domte pour moi ſes mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois ſenſible à l'amour que te porte Philene.

CLORIS *à Climene.*

Sois ſenſible à l'ardeur dont Tircis eſt épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergere,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climene.*

Si tu veux te réſoudre à marcher la premiere,
Poſſible que je te ſuivrai.

CLIMENE *à Philene.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMENE *à Philene.*

Attens un favorable ſort.

CLORIS *à Tircis.*

Attens un doux ſuccès du mal qui te poſſede.

TIRCIS.

Je n'attens aucun remede.

PHILENE.

Et je n'attens que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puiſqu'il nous faut languir en de tels déplaiſirs,
Mettons fin, en mourant, à nos triſtes ſoupirs.

Fin du premier Intermede.

PREMIER

PREMIER ACTE.

DE LA COMÉDIE.

II. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

La Bergere vient apprendre à George Dandin le deſeſpoir de Tircis & de Philene, qui ſe ſont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colere.

SCENE II.

CLORIS.

AH, mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en eſclave aſſervie ?
Hélas, pour contenter ſa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à ſortir de la vie !

Ah, mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeſte ſort,
Les ſéveres froideurs dont je m'étois armée ?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort ?
Eſt-ce le prix, hélas, de m'avoir tant aimée ?

Ah, mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Fin du ſecond Intermede.

II. ACTE DE LA COMÉDIE.

III. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

La bergere qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philene, lui vient dire que ces bergers ne ſont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont ſauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce ſecond récit de la bergere, qu'il n'avoit fait le premier, & ſe retire.

SCENE II.

ENTRÉE DE BALLET.

Les bateliers qui ont ſauvé Tircis & Philene, ravis de la récompenſe qu'ils ont reçûe, expriment leur joie en danſant, & font une maniere de jeu avec leurs crocs.

Fin du troiſiéme Intermede.

Et les bords de ces ruiſſeaux
Brillent de mille fleurettes
Qui ſe mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos muſettes,
Ajuſtez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

Le Zéphire entre ces eaux,
Fait mille courſes ſecrettes;
Et les roſſignols nouveaux,
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos muſettes;
Ajuſtez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chanſonnettes
Au chant des petits oiſeaux.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Bergers & Bergeres danſans.

CLIMENE.

Ah, qu'il eſt doux, belle Silvie,
Ah, qu'il eſt doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en paſſe ſans aimer.

CLORIS.

Ah, les beaux jours qu'amour nous donne!
Lorſque ſa flamme unit les cœurs!
Eſt-il ni gloire, ni couronne,
Qui vaille ſes moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raiſon on ſe plaint d'un martyre
Que ſuivent de ſi doux plaiſirs!

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de ſoupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux ;
Il eſt le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

SCENE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, ſur lequel eſt aſſiſe toute la troupe de Bacchus, s'avance ſur le bord du théatre.

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATYRES *chantans*, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES *danſans* ; CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS *chantans*. BERGERS & BERGERES *danſans*.

LE SATYRE.

Arrêtez, c'eſt trop entreprendre ;
Un autre Dieu, dont nous ſuivons les loix,
S'oppoſe à cet honneur qu'à l'Amour oſent rendre
Vos muſettes & vos voix ;
A des titres ſi beaux, Bacchus ſeul peut prétendre ;
Et nous ſommes ici pour défendre ſes droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous ſuivons de Bacchus le pouvoir adorable ;
Nous ſuivons en tous lieux
Ses attraits glorieux ;
Il eſt le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Bacchus, & Bacchantes danſans.

CLORIS.

C'eſt le printemps qui rend l'ame
A nos champs ſemés de fleurs ;
Mais c'eſt l'Amour & ſa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le ſoleil chaſſe les ombres
Dont le ciel eſt obſcurci ;
Et, des ames les plus ſombres,
Bacchus chaſſe le ſouci.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus eſt révéré ſur la terre & ſur l'onde.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour eſt un Dieu qu'on adore en tous lieux.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Bacchus à ſon pouvoir a ſoumis tout le monde.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler ſa douceur ſans ſeconde?

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ſes charmes précieux ?

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ſes feux.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah, quel plaiſir d'aimer !

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah, quel plaiſir de boire?

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

A qui vit ſans amour, la vie eſt ſans appas.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt mourir que de vivre & de ne boire pas.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Aimables fers !

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Douce victoire !

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Ah, quel plaiſir d'aimer !

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

Ah, quel plaiſir de boire !

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'eſt un abus,
Le plus grand Dieu de tous,

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

C'eſt l'Amour.

CHOEUR *des ſuivans de Bacchus.*

C'eſt Bacchus.

SCENE IV.

UN BERGER, *& les mêmes Acteurs.*

UN BERGER.

C'Eſt trop, c'eſt trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raiſon nous aſſemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas ;
Ce ſont deux Déïtés qui ſont fort bien enſemble,
Ne les ſéparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables ;
Et faiſons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'eſt rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & bergeres ſe mêlent avec les ſuivans de Bacchus & les Bacchantes. Les ſuivans de Bacchus frappent avec leurs tyrſes les eſpeces de tambours de baſques que portent les Bacchantes, pour repréſenter ces cribles qu'elles portoïent anciennement aux fêtes de Bacchus; les uns & les autres font différentes poſtures, pendant que les bergers & les bergeres danſent plus ſérieuſement.

FIN.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT repréſenté, chanté, & danſé dans les Intermedes de la Comédie de George Dandin.

George Dandin, *le ſieur Moliere.* Bergers danſans, déguiſés en valets de fête, *les ſieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.* Bergers jouant de la flûte, *les ſieurs Deſcôteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.* Climene, *Mademoiſelle Hilaire.* Cloris, *Mademoiſelle des Fronteaux.* Tircis, *le ſieur Blondel.* Philene, *le ſieur Gaye.* Une bergere, *Mademoiſelle....* Bateliers danſans, *les ſieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu.* Un payſan, ami de George Dandin, *le ſieur...* Bergers danſans, *les ſieurs Chicanneau, Saint André, la Pierre, Favier.* Bergeres danſantes, *les ſieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.* Satyre chantant, *le ſieur Eſtival.* Suivant de Bacchus, chantant, *le ſieur Gingan.* Suivans de Bacchus, danſans, *les ſieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.* Bacchantes danſantes, *le ſieur Payſan, Manceau, le Roi, Peſan.* Un berger, *le ſieur le Gros.*

CEt agréable ſpectacle étant fini de la ſorte, le Roi & toute la Cour ſortirent par le portique du coté gauche du ſalon, & qui rend dans l'allée de traverſe, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & ſur le haut de la couverture s'élevoit une eſpece de dôme d'une grandeur & d'une hauteur ſi belle & ſi proportionnée, que le tout enſemble reſſembloit beaucoup à ces beaux temples antiques, dont l'on voit encore quelques reſtes; il étoit couvert de feuillages, & rempli d'une infinité de lumieres. A meſure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit iſolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilaſtres qui ſervoient comme de pieds forts ou d'arc-boutans élevés de quinze pieds de haut. Au-deſſus de ces pilaſtres, il y avoit de grands vaſes ornés de différentes façons & remplis de lumieres. Du haut de ces vaſes ſortoit une fontaine, qui retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de criſtal. Ce qui faiſoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au-devant de celle par où l'on entroit, & ſur deux piédeſtaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui repréſentoient deux Faunes jouant chacun d'un inſtrument. Au-deſſus de ces portes, on voyoit comme une eſpece de friſe ornée de huit grands bas-reliefs, repréſentant, par des figures aſſiſes, les quatre ſaiſons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premieres, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchaſſées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumiere ſi beau & ſi ſurprenant, qu'il ſembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys, fuſſent d'un métal lumineux & tranſparent.

Le tour du petit dôme étoit auſſi orné de huit basreliefs éclairés de la même force ; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées diſpoſés en différentes manieres. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de groſſes boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fut ſurpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit preſque impoſſible de ne ſe pas perſuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroiſſoit de choſes qui ſembloient ne ſe pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toiſes de diametre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & au tour du rocher une table de figure octogone chargée de ſoixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il ſembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la compoſition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaiſir d'en faire ſon chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien ſû cacher l'artifice dont ils s'étoient ſervi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégaſe ; il ſembloit, en ſe cabrant, faire ſortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de deſſous ſes pieds, mais qui auſſi-tôt tomboit avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui ſe précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître enſuite plus belle & plus brillante ; car, reſortant avec impétuoſité par des endroits cachés, elle faiſoit des chûtes d'autant plus agréables, qu'elles ſe ſéparoient en pluſieurs petits ruiſſeaux parmi les cailloux & les coquilles. Il ſortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celle des caſcades, venoient inonder une pelouſe couverte de mouſſe & de divers coquillages qui en faiſoit l'entrée. C'étoit ſur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles,

que ces eaux, venant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes manieres dans huit canaux qui séparoient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, rempliſſoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pégase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au-dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau; & les lumieres dont il étoit éclairé, étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumieres si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûes, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées, qui sont dans les angles de cette place. A côté de

chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au-deſſous etoit un grand vaſe de même matiere, qui portoit une girandole de criſtal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps ſolide taillé ruſtiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de criſtal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-deſſous des autres, & dans des diſtances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de deſſous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis ſur la coquille la plus élevée une girandole de criſtal, allumée de dix bougies, & de cette coquille ſortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la ſeconde coquille, ſe répandoit dans une troiſiéme, où l'eau d'un maſque poſé au-deſſus venant à ſe rendre, la rempliſſoit encore davantage. Cette troiſiéme coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatriéme coquille, où tomboit auſſi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-deſſus; & toutes ces eaux venoient enfin à ſe rendre dans un baſſin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vaſes remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit juſques à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui repréſentoient un compartiment de menuiſerie artiſtement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroiſſoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit compoſé. Le haut du petit dôme étoit auſſi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent ſur un fond vert.

Outre vingt-cinq luſtres de criſtal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des feſtons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui régnoit tout autour de ce ſalon, étoient rangés ſoixante & quatre vaſes de porcelaine remplis de diverſes fleurs; &, entre ces vaſes, on avoit mis ſoixante & quatre boules de criſtal de diverſes couleurs, & d'un pied de diametre, ſoutenues ſur des pieds d'argent; elles paroiſſoient comme autant de pierres précieuſes, & étoient éclairées d'une maniere ſi ingénieuſe, que la lumiere paſſant au-travers, & ſe trouvant chargée des différentes couleurs de ces criſtaux, ſe répandoit par tout le haut du plafond, où elle faiſoit des effets ſi admirables, qu'il ſembloit que ce fuſſent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient pluſieurs feſtons de toutes ſortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts tombant entre chaque feſton, paroiſſoient avec beaucoup d'éclat & de grace ſur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit ſi bien ſû former différentes ſortes de verdure, que la diverſité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit ſû accommoder les uns auprès des autres, ne faiſoit pas une des moindres beautés de la compoſition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dreſſé un buffet d'une beauté & d'une richeſſe toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrés en forme d'eſtrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux manieres

d'aîles élevées d'environ dix pieds de haut, dont le deſſous ſervoit pour paſſer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit un ſocle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole auſſi d'argent allumée de bougies de cire blanche, &, à côté de ces guéridons, pluſieurs grands vaſes d'argent; contre ce ſocle étoit attachée une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrés de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient juſques à un plafond de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhauſſement. Sur ce buffet & ſur ces degrés, l'on voyoit dans une diſpoſition agréable, vingt-quatre baſſins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux, ils étoient ſéparés les uns des autres par autant de grands vaſes de caſſolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit ſur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes ſortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaiſſelle & les verres deſtinés pour ſon ſervice. Au-devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de ſix pieds de haut, ſur leſquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrés, ſur leſquels étoient dreſſés quatre grands baſſins d'argent, qui accompagnoient un grand vaſe, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces baſſins & ce vaſe, il y avoit pluſieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques, portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au-deſſus du deſ-

ſier, un guéridon d'argent, chargé de pluſieurs bougies, & à côté, pluſieurs grands vaſes d'un prix & d'une peſanteur extraordinaire ; outre ſix grands baſſins qui ſervoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, peſant mille marcs ; & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient deſtinées pour le ſervice des Dames.

Au-delà de l'arcade qui ſervoit d'entrée du côté de l'allée qui deſcend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toiſes de long, qui formoit comme un avant-ſalon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande ſalle bornée par les deux côtés des paliſſades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette ſalle l'on avoit dreſſé quatre grandes tentes très-magnifiques, ſous leſquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de baſſins, de verres & de lumieres, diſpoſés dans un ordre tout-à-fait ſingulier.

Lorſque le Roi fut entré dans le ſalon octogone, & que toute la Cour ſurpriſe de la beauté & de la diſpoſition ſi extraordinaire de ce lieu, en eut bien conſidéré toutes les parties, ſa Majeſté ſe mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré ; & lorſque Monſieur eut pris auſſi ſa place, les Dames qui étoient nommées par ſa Majeſté pour y ſouper, prirent les leurs ſelon qu'elles ſe rencontrerent, ſans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent :

Meſdemoiſelles d'Angoulême.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de ſaint Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.

(Madame

Madame de Bordeaux.
Mademoiſelle Borelle.
Madame de Briſſac.
Madame de Coulange.
Madame la maréchale de Clérambaut.
Madame la maréchale de Caſtelnau.
Madame de Comminge.
Madame la marquiſe de Caſtelnau.
Mademoiſelle d'Elbeuf.
Madame la maréchale d'Albret, & Mademoiſelle ſa fille.
Madame la maréchale d'Eſtrées.
Madame la maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la comteſſe de Fieſque.
Madame de Fontenay Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la maréchale de Grançey, & Meſdemoiſelles ſes deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la maréchale de l'Hôpital.
Madame la lieutenante civile.
Madame la comteſſe de Louvigny.
Mademoiſelle de Manicham.
Madame de Mekelbourg.
Madame la grande Maréchale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu.
Madame la ducheſſe de Richemont.
Mademoiſelle de Treſmes.
Madame Tambonneau.
Madame de la Trouſſe.
Madame la préſidente Tubœuf.
Madame la ducheſſe de la Valliere.
Madame la marquiſe de la Valliere.
Madame de Vilacerf.

Madame la ducheſſe de Wirtemberg, & Madame ſa fille.

Madame de Valavoire.

Comme la ſomptuoſité de ce feſtin paſſe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicateſſe des viandes qui y furent ſervies, que par le bel ordre que le maréchal de Bellefonds & le ſieur de Valentiné contrôleur général de la maiſon du Roi y apporterent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai ſeulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mouſſe, de quantité de pâtes, de confitures, de conſerves, d'herbages, & de fruits ſucrés, qui ſembloient être crues parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit ſur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit compoſée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq ſervices, chacun de cinquante-ſix plats; les plats du deſſert étoient chargés de ſeize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la ſaiſon, y paroiſſoit à l'œil & au goût, d'une maniere qui ſecondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vûe.

Dans une allée aſſez proche delà, & ſous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiſelle, Madame la Princeſſe, Madame la princeſſe de Carignan. Monſeigneur le Dauphin ſoupa au château dans ſon appartement.

Le Roi étoit ſervi par Monſieur le Duc, & Monſieur, par le Sieur de Valentiné. Le Sieur Grotteau, contrôleur de la bouche, les Sieurs Gaut & Chamois, contrôleurs d'office, mettoient les viandes ſur la table.

Le maréchal de Bellefonds ſervoit la Reine; le Sieur Courtet, contrôleur d'office, ſervoit Madame; le Sieur de la Grange, auſſi contrôleur d'office, met-

toit sur table ; les cent Suisses de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de pied du Roi, de la Reine, de Monsieur & de Madame, servoient les tables de leurs Majestés.

Dans le même temps que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la même maniere, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé, & ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes Suisses. La premiere étoit celle,

De Madame la comtesse de Soissons, de 20 couverts.
De Madame la princesse de Bade, de 20 couverts.
De Madame la duchesse de Créquy, de 20 couverts.
De Madame la maréchale de la Mothe, de . . . . . 20 couverts.
De Madame de Montausier, de . 40 couverts.
De Madame la maréchale de Bellefonds, de . . . . . 65 couverts.
De Madame la maréchale d'Humieres, de . . . . . 20 couverts.
De Madame de Bethune, de . . 20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit Madame la maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les ambassadeurs, qui furent servies en même temps, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées, où l'on donnoit à manger à tout le monde ; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir

que la magnificence du Roi ſe répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertiſſement aux Dames, & paſſant par le portique où l'allée monte vers le château, les conduiſit dans la ſalle du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit ſoupé, & dans une traverſe d'allées qui forme un eſpace d'une vaſte grandeur, l'on avoit dreſſé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toiſes, & large de dix. Toute la Cour marcha le long de l'allée, ſans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une paliſſade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laiſſa voir au-travers d'un grand portique, un ſalon rempli d'une infinité de lumieres, & une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté ſurprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit ſoupé; il repréſentoit une ſuperbe ſalle, revêtue de marbre & de porphire, & ornée ſeulement en quelques endroits, de verdure & de feſtons. Un grand portique de ſeize pieds de large & de trente-deux de haut, ſervoit d'entrée à ce riche ſalon; il avançoit environ trois toiſes dans l'allée, & cette avance ſervoit encore de veſtibule, & faiſoit ſymétrie aux autres enfoncemens qui ſe rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands feſtons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & ſur deux piédeſtaux, on voyoit des thermes repréſentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce ſalon étoit ouvert par les ſix côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient ſix grandes arcades qui ſervoient de tribunes, où l'on avoit dreſſé pluſieurs ſiéges en forme

d'amphithéatres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impostes & les clés des arcades étoient marqués par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les musiciens etoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux Nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monstres sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégouttoit lentement parmi la mousse & les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, & sur des piédestaux de marbre, l'on avoit posé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers instrumens, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux, il y avoit des masques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque piédestal, & des deux côtés du même bassin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon, régnoit un siége de marbre, sur lequel, d'espace en espace, étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui

ſervoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, ſur deux piédeſtaux, deux figures qui repréſentoient Flore & Pomone. De ces piédeſtaux, il en ſortoit de l'eau comme de ceux du ſalon.

Le haut du ſalon s'élevoit au-deſſus de la corniche par huit pans, juſque à la hauteur de douze pieds; puis formant un plafond de figure octogone, laiſſoit dans le milieu, une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à ſix pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands ſoleils d'or, ſoutenus de huit figures, qui repréſentoient les douze mois de l'année avec les ſignes du zodiaque; le fond étoit d'azur, ſemé de fleurs de lys d'or; & le reſte enrichi de roſes & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux luſtres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumieres, qui faiſoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les ſix tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilaſtres, au-deſſus des figures, ſortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui ſoutenoient treize chandeliers diſpoſés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui ſervoit comme de veſtibule, il y avoit ſix grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit ſeize chandeliers, allumés de ſeize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce ſalon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute défeuillée de part & d'autre, & paroiſſoit découverte par le haut; par les côtés, elle ſembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encognure, l'on voyoit ſur des piédeſtaux de marbre, des thermes qui repréſentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets ſe fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de ro-

caille, où l'art étoit ſi heureuſement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement ruſtique, qui donne un ſi grand plaiſir à la vûe.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une eſpece de maſque de bronze doré, repréſentant la tête d'un monſtre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce maſque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de ſa gueule extraordinairement grande, faiſoit une nappe, qui ſe répandoit dans un grand baſſin d'où ces deux Tritons ſembloient ſortir.

De ce baſſin ſe formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monſtrueuſe vomiſſoient en ſe regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroiſſoient qu'à demi hors de la roche, étoient auſſi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce baſſin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il ſe formoit une troiſiéme nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & ſe déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faiſoit paroître des éclats ſi beaux & ſi extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, ſe précipitoit de la ſorte par différentes chûtes, ſembloit couvrir le rocher de pluſieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la diſpoſition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroiſſoient encore avec plus de beauté parmi la mouſſe mouillée, & au-travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finiſſoit ſa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle ſe diviſoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à ſe terminer dans un grand

baſſin, dont la figure étoit d'un quarré long augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel ſéparoit l'allée d'avec le ſalon; mais cette eau ne couloit pas, ſans faire paroître mille beaux effets; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté ſeize lances de douze à quinze pieds de haut; &, d'eſpace en eſpace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faiſoit des caſcades qui compoſoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encognures, il y avoit dans de grands vaſes, des orangers chargés de fleurs & de fruits; & le milieu de l'allée étoit d'un ſable jaune qui partageoit les deux liſieres de gazon.

Dans le baſſin qui ſéparoit l'allée d'avec le ſalon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré poſées ſur un petit rocher; ces quatre dauphins ne formoient qu'une ſeule tête, qui étoit renverſée, & qui, ouvrant la gueule en haut, pouſſoit un jet d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le baſſin en mille petites boules de criſtal.

Aux deux côtés de ce baſſin il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais comme toutes les autres lumieres qui éclairoient cette allée, étoient cachées derriere les pilaſtres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour univerſel qui ſe répandoit ſi agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumiere des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jet d'eau qui ne fît paroître

roître mille brillans ; & l'on reconnoiſſoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit ſoupé, une diſtribution d'eaux ſi belle & ſi extraordinaire, que jamais il ne s'eſt rien vû de pareil. Le Sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit ſi bien ménagées, que, produiſant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faiſoit paroître par-tout une agréable beauté ; la chûte des unes ſervant, en pluſieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds ſur le devant des deux canaux, venoient peu-à-peu à ſe diminuer de hauteur & de force, à meſure qu'ils s'éloignoient de la vûe ; de ſorte que, s'accordant avec la belle maniere dont l'on avoit diſpoſé l'allée, il ſembloit que cette allée qui n'avoit gueres plus de quinze toiſes de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choſes étoient bien conduites.

Pendant que, dans un ſéjour ſi charmant, leurs Majeſtés & toute la Cour prenoient le divertiſſement du bal, à la vûe de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoient qu'agréablement le ſon des inſtrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres ſpectacles dont perſonne ne s'étoit apperçû, & qui devoient ſurprendre tout le monde. Le Sieur Giſſey, outre le ſoin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit ſoupé, & des deſſeins de tous les habits de la comédie, ſe trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en pluſieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choſes en ordre, pour faire que ce beau divertiſſement eût une fin auſſi heureuſe & auſſi agréable, que le ſuccès en avoit été favorable juſque alors ; ce qui arriva en effet par les ſoins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choſes furent ſi bien ordonnées, que quand leurs Majeſtés ſortirent du bal, elles apperçûrent le tour du fer-à-cheval & le château tout en feu ; mais d'un feu ſi agréable, que cet élement qui

ne paroît gueres dans l'obſcurité de la nuit ſans donner de la crainte & de la frayeur, ne cauſoit que du plaiſir & de l'admiration. Deux cent vaſes de quatre pieds de haut de pluſieurs façons, & ornés de différentes manieres, entouroient ce grand eſpace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer-à-cheval. Au bas des degrés qui ſont au milieu, on voyoit quatre figures repréſentant quatre fleuves; & au-deſſus, ſur quatre piédeſtaux qui ſont aux extrémités des rampes, quatre autres figures qui repréſentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer-à-cheval, & entre les vaſes, il y avoit trente-huit candelabres ou chandeliers antiques de ſix pieds de haut; & ces vaſes, ces candelabres & ces figures étant éclairés de la même ſorte que celles qui avoient paru dans la friſe du ſalon où l'on avoit ſoupé, faiſoient un ſpectacle merveilleux. Mais, la Cour étant arrivée au haut du fer-à-cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une ſurpriſe qui ne ſe peut connoître qu'en la reſſentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui repréſentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en-bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en-haut, il y avoit quinze figures qui repréſentoient diverſes vertus, & au-deſſus, un ſoleil avec des lyres, & d'autres inſtrumens ayant rapport à Apollon, qui paroiſſoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverſes couleurs, mais ſi brillantes & ſi belles, que l'on ne pouvoit dire ſi c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de pluſieurs couleurs qui fûſſent éclairées par un artifice inconnu. Les baluſtrades qui environnent le foſſé du château étoient illuminées de la même ſorte; & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vaſes remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vaſes de diverſes formes allumés de différentes couleurs.

De ſi merveilleux objets arrêtoient la vûe de tout le monde, lorſqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on ſe tourna de ce côté-là ; auſſi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de ſoixante & douze thermes faits de la même maniere que les figures qui étoient au château, & qui la borderent des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un ſi grand nombre de fuſées, que les unes, ſe croiſant ſur l'allée, faiſoient une eſpece de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laiſſant juſque en terre une groſſe trace de lumiere, formoient comme une haute paliſſade de feu. Dans le tems que ces fuſées montoient juſque au ciel, & qu'elles rempliſſoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit, tout-au-bas de l'allée, le grand baſſin d'eau qui paroiſſoit une mer de flamme & de lumiere, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs ſembloient ſe jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de ſi beaux effets, ſe joignit le bruit de plus de cinq cens boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, ſembloient être l'écho de ces grands éclats dont les groſſes fuſées faiſoient retentir l'air, lorſqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut gueres en cet état, que les trois baſſins de fontaines qui ſont dans le parterre de gazon, au bas du fer-à-cheval, parurent trois ſources de lumieres. Mille feux ſortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échapant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, ſe répandoient de tous côtés ſur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux ſortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui ſont ſur les bords des fontaines, ſembloient aller ſecourir les premiers, &, ſe jettant dans l'eau ſous la figure de pluſieurs ſerpens, tantôt ſéparément, tantôt joints enſemble par gros pelotons, lui faiſoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouventables, & d'un embraſement qu'on ne peut re-

préſenter, ces deux élemens étoient ſi étroitement mêlés enſemble, qu'il étoit impoſſible de les diſtinguer. Mille fuſées qui s'élevoient en l'air, paroiſſoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, reſſembloit à des flots de feu, & à des flammes agitées.

Bien que tout le monde ſût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle diſpoſition: de ſorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné; car, non-ſeulement ils partoient de ces baſſins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; & en voyant ſortir de terre mille flammes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne ſavoit s'il y avoit des canaux qui fourniſſent cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchiſſoient ce beau parterre. Cette ſurpriſe cauſa un agréable deſordre parmi tout le monde, qui, ne ſachant où ſe retirer, ſe cachoit dans l'épaiſſeur des bocages, & ſe jettoit contre terre.

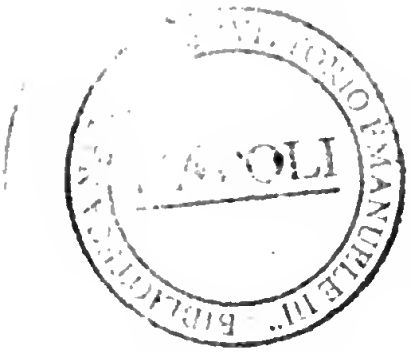
Ce ſpectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'eſprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire quand ils ſe rencontrent enſemble, & qu'ils ſe font la guerre; & chacun croyant que la fête ſe termineroit par un artifice ſi merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui ſembloit faire trembler la terre; chacun ſe rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & auſſi-tôt il ſortit de la tour de la pompe qui éléve toutes les eaux, une infinité de groſſes fuſées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumiere. A quelque hauteur qu'elles montaſſent, elles laiſſoient attachée à la tour une groſſe queue, qui ne s'en ſéparoit point, que la fuſée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de

cette tour sembloit être embrasé, &, de moment en moment, elle vomissoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient jusqu'au ciel, & les autres ne montant pas si haut, sembloient se jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumiere très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien vû de semblable, toutes ces lumieres s'éteignirent; &, comme si elles eussent obligé les étoiles du ciel à se retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

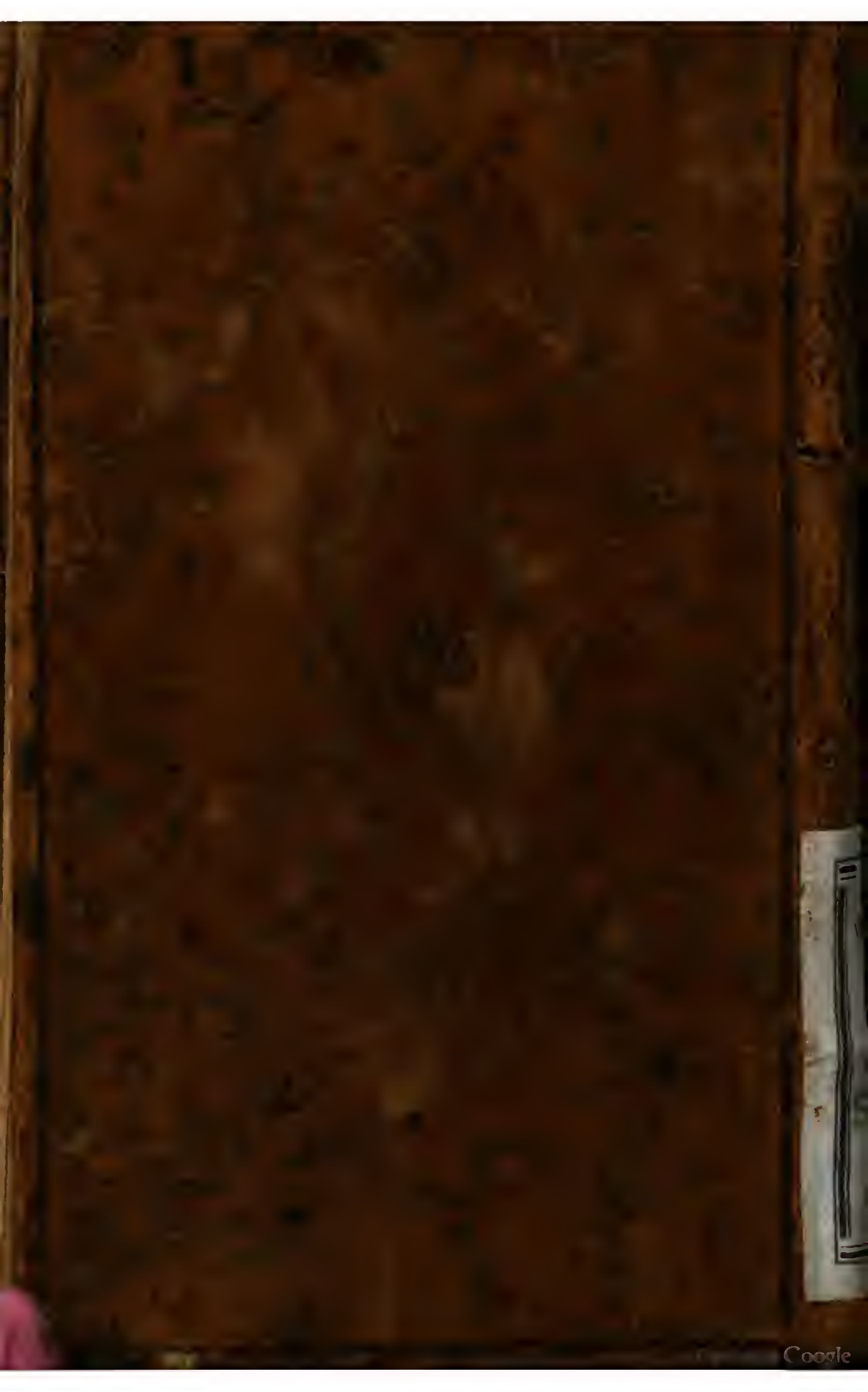
Leurs Majestés prirent aussi-tôt le chemin de Saint-Germain avec toute la Cour, & il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, soit que l'on regarde comme en si peu de tems l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le souper & pour le bal, soit que l'on considere les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre des lumieres dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la distribution qui en a été faite, la somptuosité des repas où l'on a vû une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable; & enfin toutes les choses nécessaires à la magnificence de ces spectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant & qui ait causé plus d'admiration.

FIN DU CINQUIÉME TOME.



340,938


Google